

Histoires de crimes



Histoires de crimes

Textes écrits par Justine LEBACQ, Amélie GUIFFRAY, Niels GUIBERT,

Mia, Nils CONSTANT, M.DM.

Mis en page par Clara CANTEGREL.

Université Paris Nanterre



Avant propos

Ces nouvelles sont écrites par des étudiants de Licence 3 de l'université Paris Nanterre, à partir d'un cours intitulé « Étude d'une oeuvre en littérature étrangère ». Ce cours, qu'ils ont suivi en 2019, portait sur l'analyse du roman *Crime et châtiment*, de Fédor Dostoïevski. À partir de l'étude de ce récit complexe, écrire une nouvelle qui s'articule autour de l'histoire d'un crime et de ses conséquences s'est révélé être un exercice important pour saisir la démarche de l'auteur. Plus généralement, il s'agissait de comprendre les liens possible entre l'analyse littéraire et l'écriture créative.

« En se trompant, on arrive à la vérité. »

Fédor Dostoïevski

Remerciements à Manon Amandio
pour ce projet.

Le règne du silence

11

Automne 1890, Birmingham

Il plane dans ces bois sombres, un abysse assourdissant. Imperturbable, il étouffe le faible sentiment de vie palpable des alentours. Un cri pourtant parvient à percer le dôme froid et impersonnel, un cri strident, se voulant être une insulte au silence.

Qui aurait pu penser que le Diable aurait délibérément posé sa griffe sur cette femme précisément ?

ELLE. Cette femme a contribué toute sa vie à user son petit corps maigre sur les pavés. La blondeur passée de ses cheveux fillasses se laisse apercevoir à travers la poussière et les saletés qui la maculent. Sa bouche pincée provoque certaines rides autour de ses lèvres. En ville, on la nomme La Marie-Madeleine et on la regarde avec dégoût ou bien avec envie pour les plus téméraires. Ce n'est pas tant son physique qui cause un pareil dégoût mais sa réputation qui pousse les gens à la craindre.

A ses six ans, la mort de son père écrasé par un coche fut suivie par la déchéance de sa famille. Malheureuse et révoltée, elle choisit de s'enfuir de l'orphelinat où elle fut placée.

La jeune Polia trouva alors sa place dans un cabaret. *La Bonne Nuit* l'accueillit et lui offrit un endroit où dormir. En trois ans, elle parvient à y devenir chanteuse quoique son manque de talent ne l'aide pas. Elle sombra alors dans une lassitude et un dégoût profond de la vie.

Toutefois, chaque soir, elle était visitée. Elle ne nous dira jamais par qui ou bien par quoi, mais cette influence tira Polia vers des horizons bien plus sombres que celles des bas-fonds de

la ville. Cette aura pris possession d'elle en lui insufflant sa vision du monde. Le cabaret la chassa, répugné face à certaines de ses pratiques morbides. En effet, elle semblait avoir acquis un comportement à la limite du Sauvage. Les cœurs se soulevèrent à l'écoute de ses actes les plus macabres les uns que les autres. Au fil du temps, ses camarades de besogne avaient observé, à de multiples reprises, que Polia attirait toutes les souris de la ville, qui s'entassaient de ce fait, dans sa loge. Chose encore plus étrange, à la suite de cette découverte, elles semblaient disparaître peu à peu. L'horreur réside dans le fait que c'est Polia elle-même qui avait été trouvée en train de les dévorer vivantes. Selon elle, ces souris étaient porteuses de vie, et pour se la transmettre, elle devait leur ôter, dévorer leurs substances vitales afin de pouvoir vivre elle-même.

Depuis ce jour, elle fut contrainte de retourner à la rue où y règne une atmosphère pesante et poisseuse. La population change de trottoir en la croisant, on murmure son nom aux coins des ruelles les plus sombres, les enfants, dans une peur angoissante et soumis à la frayeur de leurs parents lui jetèrent des pierres quand elle s'approchait d'eux.

Néanmoins, les hommes semblaient irrésistiblement attirés par elle et finissent inlassablement dans la ruelle qu'elle occupe. En effet, un nouveau bruit glaçait les habitants, un bruit s'était répandu disant que tout homme voulant s'échapper avec elle, ne réapparaissait que très rarement, voire jamais. Elle semblait se repaître de tout type de vie. Tel un succube, elle prend possession des âmes de ses proies, les envoute et les consume.

Un passant peut aisément la croiser et la voir rire ou parler seule. Un frisson secoue la ville. Polia aime la noirceur de la vieille ville et s'y réfugie dans Le Silence. Être l'objet d'attraction ne l'amusait guère. Elle refusa cette attention qui lui était néfaste. Polia décida alors de tout quitter et de partir. Loin. Recommencer plus loin.

C'est ce qu'elle fit et cela permettra de nous révéler une partie de son esprit noyé. Un esprit tourmenté laisse toujours transparaître une dose de profonde vicissitude, une perversion mystérieuse, sans origine, sans but peut-être ? Laissons-nous bercer par la suite du récit qui sera porteur de lumière dans cette affaire. Lucifer, *lux facere* : porteur de lumière.

Tard le soir, à l'orée des bois, là où commence l'obscur forêt, elle se promenait seule. Cet endroit n'est-il pas l'endroit rêvé ? Lieu de cauchemars découlant de frustrations vitales. Une forêt rassemble tout ce qui l'attire. Possédant peu de luminosité, c'est un terrain humide, propice à sa quête.

Rien ne pouvait prédire ce qui allait arriver. Notre instinct premier, sans doute protecteur, tremble à la pensée d'une personne seule déambulant dans cette nature sauvage. Mais il ne faut pas s'y laisser prendre.

Qui aurait pu penser que le Diable aurait délibérément posé sa griffe sur cette femme précisément ? Ces serres acérées enlacent son cœur en le rendant froid, dur et friable comme un roc.

Une haine pure et féroce émana d'elle. Nous pouvons la percevoir, telle une aura néfaste l'enveloppant de sa noirceur.

L'arrivée d'un jeune homme éveille vivement en nous un sentiment de terreur pur face aux précédentes descriptions. Nous redoutons le dénouement.

Tous les jours et selon un itinéraire bien calculé, Fiodor le laitier de la ville de K. traverse la forêt afin de rejoindre la grande ville de V. située à 5 km par-delà les arbres centenaires.

C'est un homme plutôt ingrat, dont la réputation le précède. Fils de forgeron, il serait né avec la face rougie et ridée par la chaleur du feu. Jeune, naïf et plutôt bête, il avait néanmoins trouvé un travail qui lui permettait de s'éloigner des villes et de leurs infâmes tourments.

L'habitude s'étant ancrée en lui, il ne faisait guère plus attention au tumulte du vent violant la forêt. Des animaux, il n'y en avait pas. De toutes façons, il ne les aimait pas. Fiodor aurait, sans hésiter, abattu toute créature s'étant approché trop près de lui.

Au même moment, une créature d'un tout autre type attendait, tapie dans la pénombre en l'observant. Polia s'était arrêtée près d'un chêne dans les profondeurs de la frondaison, lorsqu'elle entendit les pas du cheval de Fiodor. Doucement, elle commença à fredonner un air, qui se transforma en une chanson fiévreuse scandée avec lenteur :

Jeunesse tu files, voles, te frottes au temps.

Perte de souvenir, oh nostalgie d'antan.

Un jour la Vie te rattrape, mais toi tu glisses,

Vieille canaille, tu esquives ses esquisses.

Déjà toutes tracées pour toi pourtant, enfant.

Laisse donc tes rancœurs et tes ressentiments.

Le murmure attira le laitier qui en apercevant la femme, il arrêta son cheval. Il mit pied à terre et se dirigea vers elle prudemment. Un haut le cœur lui vint lorsqu'il découvrit les moisissures maculant ses pieds et l'aspect de ses ongles. Ils étaient tellement longs qu'ils se renfonçaient dans sa chair. Malgré tout, une lueur semblait irradier les pupilles de cette femme, produisant sur Fiodor une attraction mystique telle, qu'il en oublia toute sa rage et sa peur.

Il l'interpella mais en vain, malgré ses suppliques, elle resta statique et muette.

Le silence avait repris son règne. Elle semblait trôner inlassablement dans ce silence douloureux que même la mort paraissait craindre. Plus un bruit ne parcourait la forêt, les oiseaux eux-mêmes avaient cessé leurs piailllements, comme si ce labyrinthe végétal tout entier retenait son souffle dans une lente agonie.

Le garçon se rapprocha alors encore un peu.

A cet instant, elle leva sa tête et planta son regard noir dans le sien. Ses yeux reflétaient le combat intérieur qu'elle semblait mener.

Une sombre inspection de son âme peut, à elle seule, nous faire frissonner :

J'ai toujours pensé que la psyché humaine était si complexe que quiconque se perdrait dans ses méandres. C'est une masse informe, collante, suffocante et visqueuse. Vivre et mourir. Mourir et enfin vivre.

Pour certain, il faut se purger. Une éclatante catharsis permettant la libération rédemptrice ? Soit. Mais si cette purge se faisait au détriment de tout le reste ? Et si je me perdais à jamais ? A tel point que je ne puisse irrémédiablement plus revenir à ma personne première. Toutefois, en y réfléchissant, c'est à cet instant et seulement là qu'apparaît ma véritable personne. Mais, est-ce tout bonnement possible ?

IL dit que la mort est quelque chose de simple, sans douleur. IL a tort ! NON, pardon. Il le faut, IL l'exige. Il faut que l'on se perde dans une immensité dont nous n'atteindrons jamais les bords. Il y fait froid, sûrement. Sombre aussi.

Tout à coup, la scène se brouilla dans le regard de Fiodor. Un voile sombre se pose sur ses yeux. Le temps s'arrêta.

La fille du Diable sortit de sous sa cape, une lame brillante. C'est cette unique lueur, ce reflet de la lune contre la surface lisse de l'instrument, qu'aperçut le laitier avant de fermer ses paupières à tout jamais.

Un seul et unique cri résonna, et vola en éclat sur les arbres. Puis, le silence s'installa de nouveau.

Polia égorgea ainsi lestement sa victime et le sang noir et chaud jaillit à profusion de la plaie béante. Le sang éclaboussa le visage de la femme. Elle se lécha les lèvres. LE SANG, CE SANG, LA VIE, CETTE VIE. Enfin.

Une fois son méfait accompli, elle pensa : *Lorsque j'étais une vie humaine pour la première fois, j'en fus transformée. Voir la vie s'écouler lentement de ce corps blanc, presque déjà rigide. La mort s'emparant déjà de son âme, suçant l'être passé, présent et sans futur. Un tremblement me prit. Un vertige. Du regret ? Je sentis monter en moi quelque chose de bien plus obscur. Quelque chose qui toujours fut caché, émaerga enfin. Les yeux encore troublés de cette absence. La jouissance, le plaisir incommensurable. Fugace, bien trop à mon goût. Recommencer alors, sans cesse, dans le but de retrouver cette aura de toute puissance.*

Comment reprendre le cours de ma vie après cela ? En ayant conscience de ne plus jamais atteindre cette apothéose de moi-même. Je ne peux pas, je dois recommencer, à jamais. Car, à ce moment-là, je fus pleinement moi-même, la délivrance, enfin.

Polia abandonna ainsi le corps sans vie, en ayant toutefois récolté quelques trophées afin de s'en rappeler, pour toujours. Quiconque se demanderait le lien unissant les deux personnes. Simple hasard ou acte calculé. Elle avait voulu fuir mais s'est retrouvée confrontée à sa destinée. La maudite.

Polia le savait. Le feu donnant naissance au mal, Fiodor lui était prédestiné. Le mal nourrissant

le mal. Elle lui avait, de ce fait, ôté les deux yeux et tranché la langue. Cette langue perfide et vaniteuse qui sifflait à son oreille. Et ces yeux, accusateurs et bêtes, reflets d'une âme perdue. Rien ne sert de regretter. Tout est parfait, selon SON plan. IL sera fier.

Elle reprit son chemin parmi les chênes éternels et les boulot ensommeillés, seuls témoins de l'acte barbare.

Mais soudain, à l'orée du bois, elle aperçut quelque chose en face d'elle. Une ombre.

Elle frissonna.

Qu'est-ce ? Mes yeux se troublent. Est-ce déjà la fin de cette sombre gloire ? Se peut-il qu'elle m'ait vue ? Qui est-ce ? Je refuse de m'arrêter là. Tuer encore, voilà ce que je dois faire. NON ! Regarde.

Elle pencha la tête sur la droite et tel un miroir la chose en fit autant.

Étrange. D'un râle lourd, Polia déclara :

« Serais-tu un fantôme ? Une âme égarée ? »

Aucune réponse.

- Répond ! » dit-elle en sifflant.

Tout à coup, cela disparu, comme soufflé par le vent.

Était-ce une illusion ? La folie prendrait-elle déjà le pas sur son esprit ? A la fois sombre comme son âme mais en même temps si volatile et fugace comme cette partie d'elle-même qu'elle venait d'étouffer à tout jamais : Son humanité.

Elle reprit alors sa route et ne se laissa plus distraire. Elle avait depuis bien longtemps abandonné sa propre âme et il ne restait plus rien en elle, si ce n'est que le vide, le néant.

La panique et les troubles passés l'avaient quitté. Rien, elle ne ressentait rien. Sauf quand elle tuait. Serait-ce par vengeance, par folie ? Non, c'était par pur plaisir, pour enfin se sentir et se ressentir en vie. Elle va ainsi continuer à vivre sa vie de damnée, errant à la recherche de quelqu'un d'autre afin de combler le manque. Tuer comble son être, cela lui permet de revenir à la vie. Son

âme est présente, bien que sombre, bien trop sombre.

En ôtant la vie ; elle renait elle-même, tel un phénix infernal.

par

LEBACQ Justine

Clothilde

Je me réveille en sueur dans ma petite chambre parisienne, les cloches de Notre-Dame sonnent, c'est aujourd'hui. Je sors de mon lit et reste un instant immobile. C'est aujourd'hui. Je sais que c'est le bon jour. C'est son jour, qui plus est. Le 4 juin. C'est aujourd'hui, ou jamais. J'y ai déjà longuement réfléchi. Tout est prêt.

J'ai rencontré Clothilde Dumont à une fête l'année dernière. Elle était vêtue d'une robe rouge qui détonait avec la pâleur de sa peau et ses cheveux blonds. Nous ne nous sommes pas parlés ce soir-là mais je l'ai revue quelques jours plus tard au café Saint-Germain, où je dînais. Elle est venue s'asseoir avec moi et nous avons longuement discuté. Séduire Clothilde fut un jeu d'enfant. Jamais, il y a trois ans, je n'aurais réussi à séduire une femme aussi vite. Mais j'ai mûri et ne suis plus le Léon peu sûr de lui qui se cachait derrière ses lunettes et ses vêtements mal assortis. Je suis devenu médecin, et ma grande taille, mes cheveux bruns et mes yeux bleus plaisent aux femmes. Nous nous sommes ensuite revus. Je l'ai mise en confiance pour qu'elle se sente en sécurité avec moi, et l'affaire était faite. Je ne suis plus comme il y a trois ans. J'ai repris confiance en moi et suis prêt. Cela m'obsède jour et nuit depuis de longues semaines. Je n'en dors plus. N'en mange plus. Je crois que Clothilde se doute de quelque chose, elle me regarde toujours du coin de l'œil comme si... Comme si, elle avait peur de moi ! « Non Léon tu te fais des idées, elle ne peut pas avoir peur de toi. C'est impossible. Tu es le fiancé parfait pour elle. Elle te fait une confiance aveugle ». Je me lève brusquement et ouvre la fenêtre. J'étouffe. Je contemple la rue et les passants qui déambulent sous mes pieds. C'est aujourd'hui. Je prends mon temps pour me préparer à sortir, ne pas être trop pressé, c'est la clé d'un crime réussi : pas de précipitation mais de la précision. J'opte pour un pantalon en toile beige léger et une chemise bleu ciel et sort. Le soleil de ce début du mois de juin caresse

ma joue. Je commence à me diriger sereinement vers le boulevard Saint-Michel. J'ai rendez-vous chez Clothilde. En marchant je récapitule mon plan, je dois me comporter comme d'habitude afin de ne pas éveiller les soupçons. Mais quels soupçons pourrait-elle donc avoir ? Elle me fait confiance, je le sais.

J'arrive au pied de son immeuble de la rue Soufflot, j'entre et monte au quatrième étage. Je sonne. Pas de réponse. Est-elle sortie ? Je sonne à nouveau. Toujours rien. « Merde, merde et merde ! Mon plan tombe à l'eau si Clothilde n'est pas chez elle ! » me dis-je. Perdant patience je laisse mon doigt appuyé sur la sonnette quelques secondes de plus. Cette fois, la porte s'ouvre. Le visage de Clothilde est radieux, ses joues sont rosies et ses cheveux encore mouillés.

« Tu es bien matinal pour une fois Léon, dit-elle en m'embrassant sur la joue, alors par où commence-t-on ? »

Agir comme d'habitude. Rester calme et serein.

« Les faire-part, répondis-je. On commence par mettre les faire-part dans les enveloppes. »

Quel imbécile, pensai-je. Comporte-toi comme d'habitude Léon ! Pas comme un écolier qui a l'air d'avoir appris sa leçon par cœur.

« Commence sans moi, je vais finir de me préparer », me répond Clothilde.

Elle tourne les talons en faisant virevolter sa robe. Me voilà seul dans le salon. Je me livre à une observation minutieuse de la pièce à la recherche de l'arme du crime que j'avais repérée la dernière fois. Mon cœur manque un battement. Il n'est plus sur la commode Louis XV. Comment se fait-il qu'il ne soit plus sur la commode Louis XV ? Je dois retrouver ce bougeoir à tout prix avant que Clothilde ne revienne. Trop tard, elle est déjà de retour. Elle me parle, je n'écoute pas. Je suis pris de vertige. Je n'entends plus rien.

« Léon, ça va ? Léon ? Léon, tu m'écoutes ? »

La voix de Clothilde me sort de ma rêverie. Calme. Je dois rester calme, c'est la première étape

pour effectuer un crime parfait. Je m'approche du canapé et m'assois à côté d'elle.

« Nous avons donc trois cents enveloppes à préparer, allons-y ! lui dis-je avec un entrain feint. »

Nous passons une heure assis l'un à côté de l'autre à préparer nos faire-part. Cette activité a l'air de réjouir Clothilde, elle ne s'arrête pas une seconde de parler et j'essaye tant bien que mal de lui répondre. J'ai peur qu'elle remarque mon changement de comportement, je sens bien que je deviens de plus en plus fébrile au fil des heures. Il faut que je le fasse aujourd'hui, je n'ai tout simplement pas le choix. J'entreprends de refaire un discret tour de la pièce du regard. Il faut que je trouve ce foutu bougeoir. Il n'est pas sur la commode, pas sur la table basse ni sur le rebord de la fenêtre ; « Où est-il, mais où est-il ? ». Soudain, mes yeux s'arrêtent sur la cheminée. Il est là, posé devant le grand miroir doré qui s'étend sur le mur. Bien sûr la cheminée, j'aurais dû y penser.

« On étouffe ici, dit Clothilde en se levant, je vais me rafraîchir un peu. »

Dès qu'elle a passé la porte, je me précipite sur le bougeoir en faisant craquer le parquet du salon. Mon cœur bat de plus en plus vite, j'entends le sang battre contre mes tempes. J'agrippe le bougeoir dans ma main gauche et m'avance lentement vers la porte de la salle de bain. C'est le moment, je vais enfin pouvoir retrouver ma liberté. Me venger puis disparaître. J'entends l'eau couler, puis des pas légers qui se rapprochent de la porte. La poignée s'abaisse, je lève mon bras, prêt à frapper. Elle sort d'abord sans me voir puis se retourne en entendant le parquet craquer. Son regard épouvanté se fixe sur moi, et je frappe. Un coup précis sur la tempe. Un geste rapide, entraîné. Elle s'effondre sur le sol dans un bruit sourd. Son bras bouge, je frappe de nouveau de toutes mes forces. Elle ne bouge plus. Du sang coule dans ses cheveux. Je m'accroupis auprès d'elle pour repousser les mèches qui tombent sur son visage. Le sang coule sur son front, sa joue, sa bouche entrouverte, le long de son cou, sur ses seins. Il a déjà imprégné sa robe. Je reste un instant dans cette position à la contempler. Elle n'est pas si laide. Je me redresse lentement. En levant la tête, j'aperçois mon reflet dans le miroir. Il est calme, et une étincelle de joie brille dans ses yeux. De joie ou de folie ? Peut-être les deux. Il tient dans sa main droite un bougeoir depuis lequel une goutte rouge sang menace de s'écraser sur le sol. Je lève ma main gauche et regarde mon reflet faire de même avec sa main droite. Les miroirs m'ont toujours fasciné, il nous renvoie une image

si biaisée que je ne m'y suis jamais reconnu. Tout ce que l'on croit voir est erroné.

Le sang commence déjà à envahir les lattes du parquet ciré. Si je ne me dépêche pas, il va finir par inonder toute la pièce. Je nettoie minutieusement la tâche de sang et passe à la suite de mon plan. Je prends Clothilde dans mes bras et, après lui avoir retiré sa robe, la dépose dans la baignoire de la salle de bain. Je lave ses cheveux et son visage, le sang se mêle à l'eau pour venir s'échouer dans les canalisations. Je lui mets la robe rouge qu'elle portait le jour de notre rencontre puis l'allonge sur le canapé beige du salon. Je dépose les hortensias bleus qui ornaient la commode Louis XV auprès d'elle et m'éloigne pour contempler mon œuvre. Un chef-d'œuvre. Un véritable tableau d'artiste. Les rayons de soleil du début d'après-midi viennent se poser sur Clothilde. Son visage pâle a l'air apaisé, on pourrait presque croire qu'elle dort. Ses lèvres, d'habitude rosées, ont pris une teinte bleuâtre, assortie aux hortensias. Ses cheveux blonds et brillants retombent avec élégance sur ses épaules. Elle est bien plus belle morte que vivante. J'observe encore un instant la courbe de son corps épouser le divan, et souris. C'est magnifique. Je suis satisfait. Calme, précision et rapidité dans les gestes, tout s'est passé comme je l'avais prévu. Mon regard balaye le salon à la recherche d'ultimes traces de sang que j'aurais oubliées et s'arrête de nouveau sur mon reflet dans la glace. Je suis frappé de voir mon visage maculé de gouttelettes de sang. Je me précipite dans la salle de bain et frotte mes joues, mes bras, mes mains, mes cheveux et mes vêtements de toutes mes forces. Comment ai-je pu oublier de me nettoyer moi-même ? Le salon et Clothilde faisaient partis de mon plan mais je n'avais pas pensé une seule seconde à moi. « Quel idiot mais quel idiot ! Si j'étais sorti dans cet état, tout mon travail n'aurait servi à rien ». Une fois mon erreur réparée, j'entreprends de sortir faire un tour, mais mon regard s'arrête sur la robe de Clothilde près de la porte de la salle de bain. « La robe ! ». Je panique. Je ne suis plus du tout calme. Pourtant, il faut que je reste calme. Mais mon plan si parfait part à vau-l'eau et n'est plus tant parfait que cela. J'ai non seulement oublié de m'inclure dans la partie nettoyage mais en plus de cela, presque omis de me débarrasser des vêtements de la morte. Mon cœur bat de plus en plus vite, je n'arrive pas à me concentrer. Je n'entends plus que mon corps en ébullition, ma tête me lance. Je ne peux pas jeter la robe pleine de sang dans une poubelle, c'est beaucoup trop risqué, un passant pourrait tomber dessus. L'enterrer ? Je pourrais l'enterrer, mais où ? Si j'étais au beau milieu de la forêt, d'accord, mais là je peux difficilement creuser un trou au jardin du Luxembourg sans attirer l'attention. Il faut que je la brûle. C'est ça, le feu. C'est une bonne solution ça, le feu. Je vide tous les placards de la cuisine dans l'espoir de trouver des

allumettes mais en vain. « Léon, cherche autre chose, vite ». La Seine ! Mais oui bien sûr la Seine ! Pourquoi n'y ai-je pas pensé plus tôt ? J'attrape la robe en toute hâte, la cache dans ma veste et dévale les escaliers de l'immeuble.

Dehors, les gens commencent à rentrer du travail et à s'attabler aux terrasses des cafés. Je n'avais pas vu le temps passer. Si je prends la rue Saint-Jacques, j'arriverai sur les quais de la Seine en moins de cinq minutes. En passant devant La Sorbonne, je bouscule des étudiants dans ma hâte. L'un d'eux tombe je me retourne mais ne ralentis pas mon allure. Je l'entends m'appeler mais ne cesse pas de marcher pour autant. Si je m'arrête, je risque de me faire remarquer, la robe pourrait tomber de ma veste, les passants verraient les tâches dessus et me poseraient des questions, il ne faut pas que je m'arrête, surtout pas. Pourtant, arrivé à l'angle de la rue des Ecoles, je me fige. Au loin, j'aperçois une grande silhouette qui m'est familière. Elle se rapproche de moi, de plus en plus rapidement, et je reconnais Emile Dumont qui s'avance dans ma direction. Je bifurque à gauche avant qu'il ne m'aperçoive et cours à toute vitesse pour rejoindre le boulevard Saint-Michel. Je me retourne hors d'haleine, je l'ai semé. Je crois qu'il m'a vu. Son regard s'est posé sur moi, j'en suis certain. Sait-il que je viens de tuer sa sœur ? Impossible.

Je me ressaisis et reprends ma route. Ce détour va me faire perdre du temps. J'arrive difficilement à me frayer un chemin dans cette fourmilière. J'atteins la Seine après quelques minutes de marche. Après avoir trouvé un coin vide de monde, je jette la robe dans l'eau et la regarde descendre le fleuve le long de l'Île de la Cité. Soulagé, je fais demi-tour et remonte le boulevard. En marchant, je me rends compte que les passants me dévisagent des pieds à la tête et ce depuis un certain temps. Un rire sonore et presque fou atteint mes oreilles. Ce rire vient de moi. Je ris depuis quelques minutes maintenant sans même l'avoir remarqué. Mon rire repart de plus belle à cette pensée. « Je ne sais plus ce que je fais, me dis-je, je deviens fou. Suis-je fou ? Non je ne suis pas fou, je suis libre. Ou du moins, bientôt le serai-je. ». Une veille dame à côté de moi sursaute. J'ai dû crier. J'arrive sur la Place Edmond Rostand mais ne retourne pas tout de suite chez Clothilde. Rien ne presse dorénavant. J'ai fait disparaître sa robe et Clothilde ne risque pas de s'échapper. Je souris à cette idée.

En déambulant le long des allées du jardin du Luxembourg, je me rappelle les moments que

nous avons passés ici, Clothilde et moi. Je la revois marcher au milieu des feuilles mortes cet automne, elle était guillerette comme à son habitude, elle riait en écoutant mes anecdotes. Son rire, je l'entends encore transpercer l'air. C'est ici que je l'ai demandée en mariage, c'était le 10 mars, le jour de son anniversaire. Nous sommes aujourd'hui le 4 juin, jour de la sainte Clothilde et elle est morte. Je l'ai tuée de mes propres mains. Mais pourquoi ai-je fait ça ? Je suis devenu fou, complètement fou. J'ai tué le seul être sur terre qui me faisait confiance. Je ris, « La confiance, mais à qui peut-on bien faire confiance ? ». Je faisais confiance à Emile, on était ami et il m'a trahi. Il a osé me prendre l'être qui comptait le plus au monde pour moi. On allait se marier. On était heureux. Mais elle a décidé de me quitter pour Emile. Cette espèce de dandy prétentieux n'a eu aucun scrupule. Il a trahi un ami, mais la loyauté n'a aucune valeur à ses yeux. Il avait gagné, plus rien ne lui importait. C'était il y a trois ans. Mais aujourd'hui, ce faux jeton a eu ce qu'il méritait. Voilà trois ans que je souffre. Ma douleur est indescriptible et cet imbécile a cru que je lui avais pardonné. Qu'en me mariant avec sa sœur, je tirerais un trait sur sa trahison. Je revois son regard ravi quand nous avons annoncé la nouvelle du mariage dans le salon des Clermont. J'ai su le berner. J'étais gentil, avenant, souriant. Je lui demandais des nouvelles de sa femme comme si cette histoire vieille de trois années ne m'atteignait plus le moins du monde. Pour lui, j'étais passé à autre chose. C'était mal me connaître. Je déteste Emile depuis le jour où il m'a volé ma fiancée. Jamais je ne pourrais lui pardonner une chose pareille. Je suis même prêt à le tuer, le voir mort me libérerait définitivement. Mais ce n'est pas assez amusant. Le voir souffrir, en revanche, ça c'est amusant. Je le fais souffrir et peut-être que plus tard, je le tuerai. Nous verrons.

J'éclate de nouveau d'un rire sonore en imaginant sa réaction lorsqu'il découvrira sa sœur. Sa petite sœur chérie dont il parlait si souvent. Mais Clothilde n'est plus. Elle est morte. Envolée. Jamais il ne la reverra rire, parler, danser. Vivre. Emile en souffrira jusqu'à la fin de ses jours. Qui n'est peut-être pas si loin. Je siffle. Un air joyeux me revient, je ne sais pas pourquoi. Je tourne les talons et remonte tranquillement la rue Soufflot.

La porte cochère, quatre étages et me revoilà devant la porte de l'appartement de Clothilde. J'étais déjà ici quelques heures plus tôt mais j'ai l'impression que c'était il y a des semaines. Dehors, le soir tombe doucement sur la ville. Je pousse la porte d'entrée et m'avance dans l'appartement en rêvassant. Tout à coup quelque chose m'arrête. La porte. Elle était ouverte. J'étais pourtant sûr de l'avoir fermée en partant. Je m'avance doucement dans le salon. Clothilde est là où je l'avais laissée,

allongée sur le canapé beige entourée de ses hortensias préférés. La lueur du réverbère de la rue éclaire son visage dans l'obscurité de la pièce. On dirait toujours qu'elle dort. J'ai même cru la voir respirer.

« Tu serais fière de moi Clothilde, dis-je tout haut, j'ai réussi à créer une œuvre d'art réelle. Je suis un artiste. J'ai eu le courage de mettre sur pied une vengeance parfaite et la patience d'attendre des années pour la réaliser. Des années de travail pour que tout soit parfait. Que mon crime soit parfait. Bon, mon plan n'était pas tout à fait abouti, je te l'accorde. Oublier la robe était une erreur de débutant. Je me demande encore comment j'ai pu oublier cela. Mais j'ai su rebondir, prendre les choses en main et le plus important, c'est que mon œuvre finale est sublime. Tu aurais été fière de moi Clothilde. »

Je déambule dans le salon et m'arrête face à la fenêtre. Je crois entendre son rire étouffé derrière moi.

« Cesse de rire, je t'assure que tu aurais été fière de moi. J'ai créé mon œuvre. Toi qui adores la peinture, voilà que tu deviens la muse d'un sublime tableau ! Tu ne pouvais rêver une plus belle mort je crois. Quand Emile te trouvera ainsi, il va d'abord croire que tu dors, puis l'angoisse qu'il te soit arrivé quelque chose de tragique va le submerger. Il va se rapprocher de toi, t'appeler. Pas de réponse. Et c'est à ce moment-là qu'il va comprendre. Souffrance et désillusion... pauvre Emile ! Exactement comme moi, à l'époque. »

Je fais le tour du canapé et me poste debout derrière Clothilde. Je la contemple un instant sous cet angle puis lève les yeux. J'aperçois de nouveau mon reflet. Grand, beau, il a de l'allure. J'esquisse un sourire. Il a surtout l'air arrogant quand on y regarde à deux fois. Cela me plaît. Je suis un homme nouveau, peu m'importe d'être arrogant. Je passe ma main droite dans mes cheveux et continue à examiner mon reflet, quand soudain je tique. Ma main droite a bougé en même temps que la main droite de mon reflet. C'est impossible, c'est sa main gauche qui aurait dû agir. J'ai dû mal voir, il fait sombre. Je retente l'expérience mais, cette fois, avec mon bras droit entier. Je le lève et mon reflet lève son bras gauche. Mais il a eu un temps d'hésitation. Mon reflet n'a pas levé son bras en même temps que moi, j'en suis certain. Devant mes yeux sereins, je le vois se détacher de

la pénombre et s'avancer vers moi, le visage décomposé. Je m'avance vers lui en souriant.

« Tu as bien fait de passer, Emile. »

par

GUIFFRAY Amélie

Médée Goya

Miguel avait l'habitude d'accueillir son neveu Rafael dans son petit appartement à Alcorcón, en lui lançant les mêmes railleries : « *alors Rafael, tu pètes toujours plus haut que ton cul avec tes études ?* » En appuyant sur la sonnette une troisième fois, Rafael redouta d'entendre ces mots, mais n'eut droit qu'au silence en guise de réponse.

Derrière le caractère brusque de son oncle se cachait en fait celui d'un homme au cœur bon ; aucune malice ne paraissait jamais se dissimuler derrière ses remarques, qui n'avaient apparemment d'autre but que celui de faire rire, et c'était pourquoi Rafael appréciait toujours, malgré tout, sa compagnie. On ne pouvait de toute évidence pas en dire autant des femmes, car d'aussi loin que Rafael se souvenait, son oncle avait toujours vécu seul.

Il appuya à nouveau sur la sonnette. Après une cinquième tentative échouée, Rafael, qui était pressé par le temps, ayant l'intention de se rendre au musée pour ses études, sortit un double des clés de sa poche, le tourna dans la serrure, puis poussa doucement la porte avant de s'avancer dans l'entrée. Là dans le couloir, il s'immobilisa en entendant deux voix agitées qui provenaient du salon, mais la panique qui avait fait bondir son cœur se changea presque aussitôt en soulagement : ce n'était que la télévision.

Tout l'appartement n'était pénétré que par quelques rayons de soleil, infiltrés entre les volets fermés ; mesure certes impérative pour un été à Madrid. La pénombre ne parvenait pour autant pas à dissimuler les petits tas de poussière qui jonchaient ça et là le vieux parquet, ni les tâches d'humidité sur le papier peint — ou bien peut-être les tâches étaient-elles plutôt dues à la nicotine, qui semblait imprégner le studio ; vraisemblablement, Miguel ne fumait jamais à la fenêtre, et la chaleur persistante de ce mois de Septembre n'y changeait rien, aussi semblait-il qu'un nuage de fumée enveloppait tout l'intérieur de l'appartement. Il suffisait alors à Rafael de suivre la fumée jusqu'à trouver le nuage le plus épais pour retrouver son oncle.

Miguel était assis sur son vieux canapé rouge au-dessous des fenêtres du salon, les yeux écarquillés, rivés sur la télévision à sa gauche. L'écran éclairait presque à lui seul toute la pièce, si bien que son visage était entouré d'un halo de couleurs constamment changeantes. Aucune de ces couleurs ne parvenaient cependant à cacher la pâleur de son visage et, pendant une infime seconde, le cœur de Rafael bondit à nouveau, pensant qu'il venait de trouver là le corps de son oncle. À cette pensée, un violent frisson fit trembler tous ses membres, détournant l'attention de Miguel qui posa enfin les yeux sur lui. Lui-même paraissait alors horrifié.

« Ah, c'est toi ! lança-t-il dans un souffle. Bordel, merde, tu m'as fait peur ! Comment est-ce... Ah, oui, je t'ai donné les clés... »

— Pardon, je suis désolé, j'ai sonné et tu ne répondais pas, alors...

— C'est fou ça, je n'ai rien entendu... bon, pas grave, conclut-il avec un petit sourire. Plus de peur que de mal, comme on dit. »

Sur ces mots, il coupa le son de la télévision, puis poussa un long soupir de soulagement en se laissant retomber sur le dossier de son canapé.

Rafael tremblait toujours.

« Oui, oui... Je suis venu, euh... Je... »

Une quinte de toux le prit alors : il lui fallait toujours quelques minutes avant de s'accoutumer à l'odeur de cigarette du studio.

« Le jour où tu viendras ici sans tousser, je saurai que c'est parce que tu t'es mis à fumer, remarqua son oncle en riant. »

Puis, il anticipa sa question avant que Rafael ne se remît :

« Ouais, j'ai les films de ta mère et moi jeunes, ils sont juste là, sur la table. »

Il pointa du doigt trois boîtiers DVD transparents, déposés entre le cendrier et deux cannettes de bière vides.

« Merci, dit Rafael en éclaircissant sa gorge. Ce sera super pour son anniversaire. »

— Ouais, elle n'a pas vu ces images depuis au moins vingt ans, je pense. J'ai tout testé, la qualité est pas mal, j'avais peur que la numérisation se passe mal, mais non...

— Bon, parfait ! Merci encore. On peut les regarder maintenant ?

— Oui, tu es venu là pour ça, non ? Euh, installe-toi, dit-il en se levant. Tu ne bois toujours pas de café ? J'ai du Coca, si tu veux, de la bière aussi. Quoique, tu es encore le bébé de ta maman, il ne faudrait pas qu'elle apprenne que je te fais boire, sinon elle va me faire chier ! »

Il éclata d'un rire gras et sonore qui se réduit vite en quinte de toux. Rafael feint un léger sourire, mais se trouva étrangement plus piqué par cette raillerie qu'il ne l'aurait imaginé. Pensait-on vraiment de lui qu'il était encore trop attaché à sa mère ?

« Non, non, du Coca c'est bien..., dit-il, et il eut le sentiment en donnant cette réponse de donner raison à son oncle ; il voulut se reprendre et demander une bière, mais se ravisa de peur de paraître idiot, puis se maudit finalement de ne pas s'être repris. »

Lorsque son oncle revint, Rafael accepta le verre avec une grimace. Il s'apprêtait à porter le verre à ses lèvres quand son portable se mit à vibrer dans la poche de son jean ; il l'en extirpa pour constater qu'il avait reçu un message. Le nom du destinataire, « Maman », était affiché en grand sur l'écran, et Rafael jeta alors un coup d'œil presque craintif vers son oncle, qui était occupé à allumer le lecteur DVD. Il verrouilla l'écran de son portable sans répondre puis le fourra tout au fond de sa poche.

« Au fait, je t'ai apporté le journal, je ne savais pas si tu l'avais d... »

— Ah, oui, ça c'est parfait, merci ! le coupa Miguel, qui revenait s'asseoir. Donne-le-moi, je vais le lire tout de suite. »

Rafael s'exécuta, et les deux restèrent dans le silence pendant presque un quart d'heure, tandis

qu'à l'écran jouait le passé de sa mère et de son oncle ; le premier DVD portait sur leurs vacances dans le sud de la France avec leurs parents, alors qu'elle n'avait que seize ans et lui treize. L'on pouvait voir les deux se battre entre eux comme des adolescents, nager contre les vagues et jouer à des jeux de société — Rafael songea que ces images n'avaient rien d'incroyable, mais que leur âge leur conférait néanmoins une certaine aura, un certain sentiment de nostalgie. Ce qui le frappa plus encore cependant était de constater à quel point sa grand-mère, dans ces images, agissait comme sa mère le faisait aujourd'hui, protectrice de ses enfants ; et que cette dernière, elle, à seize ans, ressemblait peu à la femme qu'elle était désormais. C'était comme si sa mère, avec le temps, avait absorbé la personnalité de sa grand-mère.

La vidéo s'acheva de manière abrupte sur une image de son grand-père qui chargeait le coffre de la voiture.

« Ah, c'est fini, constata Miguel. Je vais mettre le deuxième, mais attends, écoute ça, dit-il en retournant à la page précédente du journal afin de relire l'article à haute voix, « *Ce Samedi 22 Septembre, à huit heures du matin, un petit garçon de neuf ans a été retrouvé mort dans son domicile à Alcorcón, l'abdomen criblé de cinq coups de couteau. Son père, qui a prévenu les autorités, l'aurait retrouvé ainsi en se réveillant, et la mère agenouillée devant l'enfant avec un couteau de cuisine entre les mains* ». T'imagines un peu ça ! « *Selon les autorités, la mère, une secrétaire administrative de trente-neuf ans, aurait reconnu être coupable, mais n'aurait donné aucun motif à son acte* ». C'est quand même dingue ça ! « *La mère est actuellement dét...* ».

— V-vraiment ? Aucun motif... ? le coupa Rafael.

— Bah, c'est une barge, c'est tout. Ils concluent « *dérangée* » dans l'article. Apparemment le mari l'a retrouvée les genoux dans le sang de leur gosse, avec des grands yeux comme si elle était prise en flagrant délit, mais elle n'a rien dit d'autres aux flics que « *c'est moi, j'ai tué mon enfant* ». Tu te rends compte ? Elle s'est levée dans la nuit sans un bruit et hop, elle l'a tué. Bah putain, c'est dingue !

— « *Barge, c'est tout* »... ?

Rafael se leva alors si brusquement que sa tête se mit à tourner, et sa vision à se troubler, aussi se laissa-t-il retomber aussitôt dans le canapé — il avait chaud désormais ; ce mois de Septembre, humide, pesait sur lui, et le salon mal aéré lui semblait soudain plus petit encore qu'à l'accoutumé.

Son oncle se retourna vers lui.

« Ça va ? Tu veux mettre la deuxième vidéo ? »

Rafael ne répondit rien et se leva à nouveau. Il lui semblait que sa tête tournait toujours légèrement, mais il aurait pu tout aussi bien s'agir d'une illusion d'optique causée par la fumée de la cigarette que fumait Miguel, laquelle tournoyait tout autour d'eux. Quoiqu'il en fût, Rafael avait la sensation que tout le salon, et la pénombre, se refermaient sur lui. Bientôt, le poids même de son t-shirt trempé de sueur et resserré autour de son torse lui devint insupportable ; chaque inspiration représentait alors un effort considérable.

« Oh ! Rafael, réponds-moi ! Mais reviens ! »

Rafael avait pris son verre et s'était avancé péniblement dans la cuisine. Il déversa le fond du Coca dans l'évier puis y fit couler de l'eau froide à la place, le coude appuyé sur le comptoir et le front dans la main. Sans même refermer le robinet, il porta le verre à ses lèvres avec un bras tremblant, renversant près d'un quart du contenu dans son geste, puis but une longue gorgée. Une quinte de toux le prit alors ; l'eau lui semblait avoir un goût de fer. Avec dégoût, il laissa retomber le verre dans l'évier et tituba hors de la cuisine, passant le poignet sur ses lèvres humides.

« Ça va ! lança-t-il faiblement du couloir à son oncle. Je dois partir. »

Miguel apparut dans le cadran de la porte du salon.

« T'es sûr ? T'es blanc comme un cul ! »

— Oui, vraiment, ne t'inquiètes pas. Il faut... j'ai des devoirs à finir.

— Bon... D'accord. C'est cette histoire dans le journal qui t'a foutu dans cet état, ou quoi ? » demanda-t-il en riant.

À cet instant, Rafael voulut lui répondre que, précisément, ce n'était pas qu'une simple « *histoire* », mais un fait bien réel, quelque chose qui s'était produit très près d'eux, qui avait bien eu lieu, quelque chose que l'on ne pouvait d'aucune façon comprendre ni s'expliquer ; que malgré les conclusions apportées par l'article qui qualifiaient apparemment la femme de « *dérangée* » comme pour classer l'affaire, que malgré cela il devait y avoir quelque chose de profondément gênant à savoir l'humain capable de telles choses ; et que, oui, il savait déjà que l'humain n'était pas étranger à l'horreur, car après tout il avait eu comme tout le monde des leçons sur la Seconde Guerre mondiale, entre autres, qui dévoilait le Mal dans le cœur des Hommes, mais que cet acte lui semblait plus monstrueux encore en ce qu'il paraissait n'être ni prémédité, ni ne répondre à aucune idéologie ; qu'une femme, une nuit, se réveille, se glisse hors de son lit sans réveiller son mari, qu'elle prenne un couteau de cuisine, puis afflige son propre enfant de cinq coups en pleine poitrine ; il n'y avait même plus rien d'humain à cela ! Et le témoignage de son mari, qui l'avait trouvée penchée sur leur enfant, les cuisses baignant dans le sang, avec un air épouvanté, comme si d'un coup, après le fait, la mère s'était éveillée à toute l'horreur de son acte ! Comment donc une telle chose avait-elle pu se produire ? Cette « *histoire* » n'avait rien de « *dingue* », non ; elle était simplement incompréhensible.

Mais Rafael ne dit rien de tout cela à Miguel, et se contenta simplement d'un faible « *non, tout va bien* ». Il avait déjà fait un pas hors de l'appartement quand il entendit son oncle dire « *ah, Rafael, tu oublies les DVD !* », mais il ignora l'appel et referma la porte. Le couloir du troisième étage de l'immeuble était, lui aussi, trop sombre, et trop petit. Rafael ne songea qu'une seconde à peine à emprunter l'ascenseur, avant de dévaler les escaliers.

Dehors, le soleil brûlant du début d'après-midi le frappa en plein visage, mais de se retrouver à l'extérieur lui ôta au moins la sensation d'étouffement qu'il ressentait dans le petit appartement. Les vertiges, eux, n'avaient cependant pas cessé.

Rafael, confus, marcha ainsi une heure durant à travers Alcorcón, sous le soleil cuisant ; il allait au gré des rues, s'arrêtant par instant sur des bancs ou murets, mais jamais longtemps, car les vertiges redoublaient d'intensité dès qu'il s'asseyait, s'accompagnant de nausées.

Il ne prêtait guère attention à sa destination, trop absorbé par une image que le hantait depuis qu'il avait quitté l'appartement ; l'image de cette mère au-dessus du corps de son enfant. Pourquoi ?
Pourquoi ?

Dès qu'il tournait à une intersection, Rafael craignait d'apercevoir dans la rue cette femme —

bien sûr, elle devait sans nul doute être détenue par la police, et il ne savait même pas à quoi elle ressemblait, mais le sentiment qu'elle était là, quelque part, cachée entre les rues de la ville, ne le quittait plus, si bien qu'il faisait désormais de son mieux pour éviter de croiser les regards des femmes ; toutes paraissaient avoir les yeux exorbités et l'air épouvanté de la tueuse... toutes *étaient* la tueuse, toutes les jeunes mères penchées sur leurs poussettes, ou serrant la main de leur enfant, comme elle avait serré le couteau.

Rafael sentit sa respiration faiblir à nouveau à cette pensée, ses poumons se comprimer, devenir si petits que l'oxygène ne parvenait plus à entrer en quantité suffisante — il suffoquait au beau milieu de la rue, devant son ancienne école primaire.

Manquant d'air, il tomba à genoux.

Alors qu'il tentait tant bien que mal d'inspirer, une femme se pencha sur lui.

« Jeune homme, vous avez besoin d'aide ? »

Il leva la tête vers elle, et tout son corps fit alors un bond soudain ; elle aussi avait le même regard épouvanté projeté sur lui, de grands yeux ronds, et dans ces yeux le reflet d'un petit garçon mort à la place du sien. Le choc provoqué par la vision dégagea ses poumons, et il se redressa brusquement en aspirant tout l'air qu'il put, et tituba aussi loin de la femme que possible.

Rafael continua à errer ainsi dans les rues, revenant progressivement à lui au fur et à mesure que le soleil descendait dans le ciel. Aux alentours de dix-sept heures, il se souvint qu'il devait se rendre au Musée du Prado pour un devoir, et il parvint à emprunter les deux lignes de bus jusqu'à Madrid, s'efforçant toujours de ne pas regarder les femmes qu'il croisait, bien que son anxiété avait considérablement diminué. Le voyage dura une heure, pendant laquelle il réussit à dormir près de vingt minutes, et cela aussi contribua à le faire se sentir mieux. Lorsqu'il arriva au musée, il se sentait enfin lui-même à nouveau, et se jugea bête d'avoir eu une telle réaction face à son oncle — plus bête encore d'être parti sans avoir pris les DVD, car il n'avait plus rien à offrir à sa mère pour le lendemain, jour de son anniversaire.

La femme responsable de l'accueil tendit un billet à Rafael en lui demandant :

« Nous fermons à dix-neuf heures le dimanche, alors il ne vous reste qu'une petite heure, est-ce que vous venez voir une œuvre en particulier ? »

Rafael put la regarder dans les yeux sans en souffrir. Soulagé, il sourit.

« Oui, je dois étudier les *Peintures noires* de Goya...

— Très bien, dans ce cas vous pourrez les retrouver en haut de cet escalier, puis sur votre gauche. »

Rafael la remercia.

Il trouva aisément la première salle dédiée aux Peintures noires, encore grouillante de monde malgré l'heure tardive, et se perdit dans ses notes pendant près de vingt minutes, concentré sur la tâche, étudiant chaque recoin de toiles telles que *Perro hundido*, ou encore *Hombres leyendo*. Un certain malaise le prit lorsqu'il arriva à *Mujeres riendo*, qui représentait deux femmes aux visages inquiétants, l'un tordu par un sourire qui dévoilait toutes ses dents, l'autre par une bouche béante. Cette légère anxiété s'aviva encore un peu plus lorsqu'il se retourna vers *El aquelarre*, qui sur presque toute la surface du mur présentait entre autres des visages de femmes affolées. L'image qui l'avait hanté toute l'après-midi lui semblait grimper le long de son échine, car un frisson s'en empara, et Rafael se retourna brusquement vers le reste de la salle, craignant soudain qu'une femme se tienne juste derrière lui.

Mais il n'y avait personne, plus personne ; ni derrière lui, ni dans la salle. Il était, soudain, seul.

Il se laissa aller à quelques derniers frissons puis déglutit, et délogea son portable du fond de la poche de son jean pour lire l'heure : « 19:28 ». Le message de sa mère s'affichait toujours sur l'écran.

« *Tout va bien* », songea-t-il. Les autres visiteurs avaient dû s'en aller quand il avait le nez dans ses notes ; après tout, l'heure de la fermeture approchait. Quant à la mère qui avait tué son enfant, elle, était à Alcorcón, loin de lui, enfermée. Il n'avait rien à craindre. Rien.

Cette dernière pensée s'évanouit aussitôt que Rafael pénétra dans la seconde salle dédiée à Goya, toute aussi déserte.

Là, au milieu du mur du fond, juste en face de lui, était accroché *Saturno devorando a un hijo* — Rafael l'avait déjà vu auparavant bien sûr, sur Internet, mais jamais en personne, jamais dans de telles

circonstances.

Sur la toile, le personnage de Saturne tenait le bras gauche de son fils entre ses dents, et affichait une expression d'extrême terreur. La lumière posée sur les corps entourés de ténèbres, le visage de Saturne... Tout portait à croire que le tableau le montrait terrifié par l'intrusion de cette lumière, qui dévoilait au monde, mais surtout à lui-même, toute l'horreur de son acte. Et ses yeux, exorbités, c'étaient les mêmes yeux que Rafael avait vu tout au long de l'après-midi ! Et le corps décapité entre les doigts de Saturne, il lui semblait que c'était le sien désormais ; c'était son corps !

Il faisait soudain sombre dans la salle. À nouveau les poumons de Rafael se mirent à se resserrer, et très vite tout disparut dans son champ de vision, tout sauf Saturne qui le fixait — sa poche se mit à vibrer violemment, de manière insistante, et tout en suffoquant, Rafael en extirpa son portable ; l'écran affichait désormais « 23:36 », et apparaissaient sans cesse de nouveaux messages, tous de « Maman », accompagnés d'une dizaine d'appels en absence.

23:35 : « *Rafael, réponds-moi !* »

23:35 : « *Rafael, où es-tu ?* »

23:36 : « *Réponds-moi !* »

23:36 : « *RÉPOND-MOI* »

23:36 : « *RAFAEL* »

Un nouveau message apparut, un MMS, toujours de sa mère ; avec une dernière inspiration lancinante, il parvint à l'ouvrir. Sur son écran s'afficha tout ce qu'il avait toujours redouté : une photographie, prise dans un musée, montrait un tableau qui représentait une femme aux traits grotesques, mais qu'il reconnaissait. C'était sa mère, qui le dévorait, lui, avec la même expression d'effroi sur le visage que Saturne.

Face à cette vision, Rafael ne parvint plus à attirer la moindre bouffée d'air dans ses poumons. Les muscles de ses jambes lâchèrent les premiers, et il tomba en avant, sombrant dans les ténèbres de la salle.

Rafael s'éveilla sans même ouvrir les yeux, pris d'une profonde douleur au crâne. Une couette était déposée sur lui et, à en juger par la sensation, son dos était indubitablement enfoncé dans un matelas. Était-il dans son lit ? Il songea tant bien que mal, malgré la douleur, aux événements de la veille. Avait-il tout rêvé... ?

Il sentait quelque chose d'accroché à son bras. Non, *dans* son bras...

Avec effroi, il ouvrit les yeux. Il faisait nuit.

« Rafael ! Tu es réveillé ! C'est maman, mon chéri. Tout va bien, ne t'en fais pas. Tu es tombé dans le coma quand tu étais au musée, mais tout va bien. Ah, ça, c'est une intraveineuse dans ton bras, tu étais tout déshydraté quand les secours sont arrivés, apparemment c'est pour ça que tu as perdu connaissance. Je me suis tellement inquiétée ! Qu'est-ce qui s'est passé ? Miguel m'a dit que tu étais passé chez lui et que tu es parti subitement. Oh, Rafael, je suis encore très inquiète ! Tu n'as donc rien bu de la journée ? Ce n'est pas Miguel qui t'a fait boire de la bière j'espère, c'est un coup à se déshydrater ça... Rafael, mon chéri, qu'est-ce que tu fais ? Rafael ! »

Rafael s'était subitement levé du côté du lit opposé à celui d'où sa mère se tenait ; il retira l'intraveineuse de son bras et tituba avant de se laisser retomber dans le coin de la pièce, fixant sa mère tout du long avec de grands yeux exorbités. Tout tremblant, il souffla un « *non... !* » rauque. Sa voix s'était cassée.

Sa mère, dans la pénombre de la chambre, lui paraissait géante, déformée, les membres étrangement articulés en angles droits, les mains puissantes, parcourues de larges veines — et la bouche grande ouverte, et les yeux écarquillés. Ce monstre s'approchait de lui, appelait son nom avec panique, brandissait ses mains vers lui. Rafael voulut crier, mais n'y parvint pas.

Tandis que l'abominable face du monstre se rapprochait de son visage, l'effroi qu'il ressentait céda à un sentiment de colère et de dégoût, aussi Rafael se leva subitement et se jeta sur la créature, resserrant ses mains autour de son cou épais. Il enfonça ses doigts dans sa chair, sentit les jugulaires du monstre rouler sous la pression de ses pouces. Rafael fermait les yeux pour ne pas voir de si près le visage déformé de ce qui fut autrefois sa mère — mère qui émettait désormais de longs soupirs gutturaux. Elle gigotait, se débattait, agrippait les bras ou le visage de son fils pour tenter de l'arrêter ; mais lui la retenait fermement au sol avec ses genoux. Toujours sans oser ouvrir les yeux, Rafael raffermi son étreinte sur le cou, et sentit les jugulaires non plus rouler, mais s'écraser sous ses pouces. Avec un grognement, il secoua de toutes ses forces, et le crâne de la créature s'abattit sur le sol dans un écho sinistre.

Très vite, le monstre cessa de soupirer, et ses bras retombèrent au sol.

Rafael haletait de manière sonore. Tout son corps tremblait, et la sueur qui perlait à son front lui

semblait froide. Lentement, il rouvrit les paupières.

Dans le flou des larmes qui inondaient désormais ses yeux, Rafael ne vit apparaître que le visage violacé mais inoffensif de sa mère, caressé par les rayons de la lune qui inondaient la pièce à travers la petite fenêtre. Cette vision le secoua si violemment que ses yeux s'écarquillèrent, et ses pupilles s'élargirent — il avait espéré trouver, resserrée entre ses mains, la gueule d'un monstre. Des cliquetis se firent entendre, et la porte de la chambre s'ouvrit à la volée. La lumière du couloir pénétra alors la pénombre de la chambre, puis s'abattit sur le regard effaré de Rafael, qui se tenait à genoux au-dessus du corps inerte de sa mère.

par

GUIBERT Niels

Et si ?

Assise à une table du bar, Aeon attendait son client devant un verre de whisky. Elle n'avait jamais rencontré l'homme, elle lui avait seulement parlé au téléphone pour fixer ce rendez-vous. Elle ne savait ni son identité, ni à quoi il ressemblait mais il l'avait contacté par l'intermédiaire de l'un de ses clients habituels. Le bar appartenait à sa patronne officielle, elle savait qu'elle n'avait rien à craindre, mais, comme à chaque nouveau client, elle ne put s'empêcher de ressentir cette boule d'appréhension se loger au creux de son estomac. Elle sut que l'homme était celui qu'elle attendait au moment même où il posa un pied dans le bar et passa le pas de la porte.

L'individu est grand, brun avec des mèches grisonnantes. Son visage entre deux âges, tel celui des hommes occupés et sans arrêt contrariés, est figé dans une expression de froideur professionnelle laissant penser qu'il a la cinquantaine. Il est habillé d'un costume trois pièces à col noir comme le sont tous les hauts placés de la Ville-basse. Important mais pas assez pour atteindre les plus hauts rangs de la société. Voilà pourquoi il a fait appel à elle. Le seul détail qui la dérange sur cet homme c'est sa façon de marcher, ce pas trainant distinctif de la plus haute caste de la Haute-ville. Si des vêtements peuvent modifier une apparence, une démarche, elle, ne peut pas être modifiée : l'homme désire se faire passer pour quelqu'un qu'il n'est pas. Ce qui est étrange, car, depuis que le gouvernement a décidé de séparer la société en castes, les hautes castes de la haute-ville se sont toujours montrées extrêmement fières et arrogantes concernant leur statut supérieur. Lors de la troisième extinction d'une majorité des colonies humaines, il y a près de 200 ans, le gouvernement avait pris la décision de laisser les chercheurs de l'OLLH (Organisation Long Life Human) pratiquer des expérimentations sur les bébés à naître. Ces dernières avaient donné de nombreuses abominations médicales avant que le gouvernement réagisse et stoppe tout ça en engageant ces propres chercheurs

afin d'activer un gène dormant au sein des mutations que présentaient alors les humains restants. Ce gène, censé permettre aux humains de devenir plus résistants et de survivre aux virus décimant les colonies, a fonctionné. Ce qui a, après 20 ans, obligé le gouvernement à mettre en place un système de caste séparant les colonies en deux villes. La Haute-ville regroupe les castes les plus hautes composées des vieilles familles tenant l'économie et les ressources premières. Dans la Haute-ville les aînés sont ceux qui détiennent les plus hauts statuts, tandis qu'en décroissant par les générations, les derniers nés sont ceux qui ont le statut le plus bas, bien qu'ils soient extrêmement bien considérés au sein des familles. Au contraire, dans la Ville-basse, la classe sociale est ce qui détermine la caste des gens. Les castes importantes sont occupées par les membres du gouvernement qui ne sont pas membres des vieilles familles ainsi que par les chercheurs. Vient ensuite les administrateurs qui font de la traite d'esclave, puis les employés et les petits marchandins, enfin les terreurs sont les derniers maillons de cette chaîne parfaite. Les castes, bien qu'extrêmement strictes, laissent la possibilité d'évoluer. Elles laissent tout de même place à une montée des échelons possible par le biais du sacrifice de sa vie au service de la cause de la colonie.

Il balaie du regard la pièce avant de la voir. Arrivé à la table, il s'assoit en face d'elle et pose sa mallette à terre à côté de son siège, avant de prendre la parole pour lui expliquer pourquoi il l'a contacté une semaine plus tôt.

La mission est à la fois plus complexe logistiquement et plus simple à exécuter que celles qu'on lui confie d'habitude. Le plan et les repérages avaient été mis en place simplement et rapidement. D'une efficacité redoutable, tout était prêt. Après avoir recontacté son client deux jours auparavant et lui avoir fait part de ses découvertes, il lui avait donné son aval et lui avait expliqué qu'elle pourrait agir à l'occasion du gala qui se tiendrait trois jours plus tard.

Il est 23 heures et le gala de charité commençait doucement à prendre fin, seuls quelques invités triés sur le volet et grands amis de la Doyenne resteraient. Celle-ci était montée presque une demie heure plus tôt et n'était toujours pas redescendue. Mon client, que j'avais accompagné à cette soirée et qui faisait partie de ceux qui restaient pour la suite de la petite fête, me fit signe. Discrètement en me faufilant parmi les invités et les serveurs, je monte les escaliers en direction du second étage où la suite de la Doyenne, celle de son défunt époux et la grande bibliothèque se trouvent. Le second

étage est tranquille, et plus aucun bruit des invités ne me parvient. Le calme et le silence, au lieu d'être apaisants après autant de temps passé dans la foule, sont au contraire extrêmement pesants et dérangeants. Comme-ci, que la foule d'invité présente, quarante marches en dessous, savait qu'il ne fallait pas faire trop de bruit. Me reconcentrant je commence à me déplacer en direction de la suite de la Doyenne, aussi silencieusement que le ferait une ombre. Chose étrange le couloir est, au contraire de tout le reste de la maison, éclairé par de simples chandeliers triples dans lesquels reposent des bougies qui font dominer ainsi leurs lueurs tamisées et chaloupées à travers le grand espace presque vide de tout meuble. La maison, je le sais, est pourtant à la pointe de la technologie et dispose de la dernière avancée technique en matière d'éclairage et d'équipement ultra high-tech. Les entreprises Latrillerre, dont la vieille veuve a hérité de son défunt mari, sont les leaders mondiaux de la technologie, et les quatre étages inférieurs sont la parfaite représentation de leur succès.

La porte de la chambre de la Doyenne se dessine immense et d'un blanc immaculé parmi les ombres tamisées qui l'entourent. Attrapant la poignée, je l'actionne tout en poussant la porte pour entrer. Comme je m'y attendais le salon qui s'étend devant moi est vaste et ordonné dans un style ancien et coquet. À droite il y a une sorte d'antichambre menant à une pièce d'invité, tandis qu'à gauche il y a un petit couloir desservant le dressing, la salle de bain et la chambre. Je peux voir un rai de lumière sous la porte de la Doyenne, je décide donc de passer par le dressing qui possède une porte communicante avec la chambre et qui dispose aussi d'une porte dérobée, présente uniquement sur les tout premiers plans du manoir ; c'est par cette porte que passaient les domestiques pour ne pas déranger et pour ne pas être vus. La porte discrète se fonde dans les tapisseries. L'étroit passage poussiéreux sent le renfermé et l'humidité, mais me permet d'accéder au fond de la chambre et d'observer celle-ci sans me faire prendre. La Doyenne est bien là, elle se tient face à une croix de Saint-André à laquelle un jeune homme est attaché. La monstrueuse femme tient un couteau dans la main droite. Le jeune homme, lui, bâillonné et blessé, paraît terrifié. En silence, je pousse la cloison qui s'ouvre sans aucune difficulté. Lorsque je me tiens derrière la Doyenne et que le garçon m'aperçoit je lui fais signe de ne rien dire.

Évanouie, la vieille femme repose par terre, ça a été d'une facilité déconcertante. Une fois cela fait je me dirige vers le coffre dissimulé dans l'un des meubles. Comme me l'a indiqué mon commanditaire je trouve le coffre et ne met que peu de temps à l'ouvrir. À l'intérieur je prends

un dossier qui concerne les entreprises Latrillerre, un autre qui concerne la succession du Baron ainsi que son testament et la croix sertie d'Onyx que m'avait longuement décrit l'homme. Une fois mon méfait accompli, je referme le coffre ne laissant aucune trace de mon passage. Lorsque je me retourne, le garçon que j'avais complètement occulté pour me concentrer sur ma mission, essaye de crier à travers son bâillon et me supplie du regard pour que je le libère. Prenant une seconde, je décide de le libérer des chaînes qui l'entravent, il pourra me servir de couverture quant à l'explication de l'évanouissement de la Doyenne. Je lui ôte celles-ci et vais refermer la cloison. En me retournant dans le but de sortir par la porte, je vois que le garçon a récupéré le couteau et qu'il s'amuse à taillader la femme à terre, puis alors qu'il relève la tête vers moi il enfonce le couteau dans la chair tendre de la gorge et la jugule. Effrayée je le regarde se relever, lâcher le couteau et venir vers moi. Il me dit merci et me demande de le faire sortir du manoir. La lueur meurtrière qui occupait jusqu'alors son regard disparaît complètement et je décide, malgré le danger que cela me fait courir, d'emmener le blessé avec moi. Calmement je l'entraîne dans les escaliers puis à travers l'entrée déserte.

J'ai laissé le garçon chez moi, j'attends à nouveau mon client au Canis Latrans. Il ne met pas longtemps à arriver. Très énervé il me demande ce qu'il s'est passé dans la chambre pour que la Doyenne soit morte, ce qui est entièrement contre-productif avec la démarche qu'il avait entreprise. Je lui explique ce qu'il s'est passé et lui montre une photo du garçon que j'ai trouvé et qui a assassiné la Doyenne. Étrangement, l'homme est entièrement ravi de ce que je lui raconte. Il me dit de rester en standby discrètement et de surveiller le garçon. Il récupère également les documents et la croix que je lui ai apporté.

En rentrant je repense à tout ce qu'il s'est passé, si je n'avais pas libéré ce garçon il n'aurait pas tué la Doyenne ; mais en même temps si je ne l'avais pas fait que lui aurait fait la vieille veuve ? J'ai besoin d'obtenir des réponses claires et je ne dispose que d'un seul moyen pour ça.

Lorsque j'entre dans l'appartement, le garçon est assis dans le salon. Il a les yeux fixés dans le vague comme absorbé par ses pensées. Sa posture ne montre rien de son état d'esprit, son corps paraît tendu et à la fois complètement laisser-aller contre le dossier de la chaise contre laquelle il repose. De plus, il s'est lavé et récuré comme je lui avais indiqué. N'ayant jusqu'à tout à l'heure aucune idée de quoi faire, j'avais insisté auprès de lui pour qu'il fasse disparaître toute preuve mé-

dico-légale sous la douche puis qu'il soigne et dissimule ses blessures. Il a suivi mes instructions en ce qui concerne la disparition des preuves de son méfait mais il n'a apparemment rien fait pour ses blessures.

« Hey, comment te sens-tu ? »

Il lève la tête vers moi, sans sursauter ou broncher ; me regarde placidement puis ouvre la bouche.

« Ca va. Je pense que je suis choqué de ce qu'il s'est passé.

— Pourquoi étais-tu attaché dans la chambre de la Doyenne ?

— Hum, c'est-à-dire que c'est un peu gênant. Je suis étudiant à l'école du Nord dans la section médicale, et j'ai besoin d'argent, de beaucoup d'argent pour payer l'école. Alors quand mon colocataire m'a proposé de travailler dans son agence, je n'ai pas posé de question ni réfléchi j'ai juste dit oui. La première fois que j'y suis allé, tout s'est bien et normalement passé, ils m'ont expliqué que je devrai tenir compagnie à différentes personnes, souvent lors de soirées de gala, ce genre de soirée. Au début c'est vrai, que c'est ce que j'ai dû faire, acheter un costume avec lequel j'ai pu arranger plusieurs chemises différentes, et accompagner des hommes et des femmes aisés dans des musées, à des soirées mondaines, à d'autres présentations, dans des galas... ça se passait vraiment bien et rien ne me paraissait étrange. Puis, un jour, après trois mois de travail, j'ai été convoqué dans le bureau du manager. Mon colocataire en apprenant ça m'a tapé dans le dos en me disant que je venais enfin jouer dans la cour des grands. Le manager m'a expliqué que si je voulais garder mon boulot, il fallait maintenant que je me plie aux exigences de mes clients et plusieurs d'entre eux m'avaient demandé comme compagnon intime. Ce sont les mots qu'il a utilisé « compagnon intime ». Il n'a jamais prononcé les mots « prostitué » ou « prostitution » ou même « escorte » mais c'est clairement ce qu'il m'a dit que je devais faire si je voulais garder mon job. Et je n'étais qu'un étudiant aux abois, donc je n'ai pas refusé. Je n'ai pas accepté non plus mais je me suis résigné et peut-être que je n'aurais pas dû. J'aurais pu chercher un autre travail mais celui-ci avait été facile jusqu'à maintenant et il payait vraiment bien. ... Les premiers clients ont été vrai-

ment gentils et compréhensifs, au début j'ai eu beaucoup d'hommes, ils ont tous été vraiment doux et patients. Après le premier mois où j'ai dû me prostituer uniquement pour des hommes, le patron m'a reconvoqué, il était très satisfait de mon travail et m'a félicité. J'ai même reçu une prime d'efficacité. Vu que tout se passait bien, j'ai continué. Au début c'était difficile d'accepter de se sentir sale et de se dire que l'on nous paye pour nous obtenir. C'était difficile, je me sentais comme un objet qu'on utilise sans réellement l'user puis le jeter. Le plus difficile était au final de me dire que les clients à qui je me donnais, voyaient d'autres prostitués que moi, je n'étais qu'un parmi d'autres. C'était presque blessant pour mon estime de moi. Après avoir passé un temps à me fustiger face à tout ça, j'ai fini par accepter les choses et par décider de les prendre en main pour ne plus être celui qui était utilisé mais pour devenir celui qui utilisait. Une fois cela fait j'ai pu rendre les choses beaucoup plus faciles pour moi. Après un an et demi à me prostituer, j'ai eu cette demande faite par la Doyenne pour lui servir de compagnon intime. Je ne me suis méfié à aucun moment, il y avait bien depuis six mois des rumeurs sur des prostitués qui disparaissaient sans laisser aucune trace mais le patron nous a uniquement dit que les rumeurs étaient infondées et que les prostitués n'avaient pas disparus mais qu'ils avaient arrêté de travailler et qu'ils se faisaient discret le temps de se faire oublier. Aucun de mes amis travaillant avec moi ne s'est senti en danger et certains d'entre eux avaient déjà passé des nuits avec la Doyenne et tout s'était bien passé. Je n'avais aucune raison de refuser cette cliente qui payait le double du prix habituel pour m'avoir. Alors j'y suis allé et la soirée a bien commencé, la Doyenne est une femme cultivée et pendant le dîner nous n'avons cessé d'échanger sur divers sujets. Le repas a vraiment été agréable. Les choses sont devenues étranges quand on est monté au second pour rejoindre la chambre. Au début c'était seulement un peu étrange, je me sentais un peu mal à l'aise mais rien de bien inquiétant puisque ça m'était déjà arrivé avec d'autres clients que je voyais pour la première fois. Elle m'a demandé de m'asseoir sur une chaise qui avait été placée au milieu de la chambre, puis elle m'a lié les mains à l'arrière de la chaise, je commençais à me sentir nerveux alors je lui ai rappelé que je ne pratiquais pas les rapports extrêmes et que le contrat qu'elle avait signé stipulait fermement que je ne devais pas être blessé et que je pouvais arrêter à tout moment si je venais à être en danger. Elle m'a souri sardoniquement et m'a mis un bâillon avant de planter une seringue dans mon bras. Je suis resté évanoui un petit moment parce que je me sentais pâteux et que j'avais des hauts le cœur. À mon réveil j'ai mis quelques secondes avant de m'apercevoir que j'étais attaché à une croix de Saint André et que j'étais bâillonné. Je me sentais clairement en danger

et j'étais dans une très mauvaise posture. Cette femme était complètement folle, elle a commencé à me torturer en allant toujours crescendo dans la douleur en répétant que j'allais lui rendre toute sa beauté et sa jeunesse. Elle a utilisé des couteaux, des pinces ; elle m'a aussi enfoncé toutes sortes d'objets plus ou moins cylindriques dans l'anus en me répétant sans arrêt que j'étais souillé et qu'il fallait me nettoyer. Avant que tu arrives, dans la matinée elle m'a forcé à avaler des décoctions d'herbes puis elle m'a enfoncé un tuyau dans lequel elle a injecté ces mêmes décoctions en me disant que j'allais enfin être purifié. Au moment où tu es arrivé, elle me disait qu'elle allait découper mon sexe parce qu'il fallait que je sois entièrement purifié pour que cette fois-ci ça marche, elle a sous-entendu que ce qu'elle m'a fait, elle l'a fait à d'autres avant moi. Peut-être que je l'ai tué mais c'était justifié ! Elle a tué au moins une vingtaine de prostitués avant de me séquestrer. Je ne pouvais pas la laisser en vie ! Pas alors qu'elle pouvait me retrouver ou pire si tu ne m'avais pas détaché, elle m'aurait tué ! »

Je ne l'ai pas interrompu une seule fois pendant qu'il me racontait son histoire, choquée, son récit m'a pétrifié et je ne sais pas quoi lui dire. A nouveau ses yeux s'éteignent de toute vie, sa narration achevée il retombe dans son abattement. Je n'arrive pas à y croire, ... mais ça expliquerait tellement de choses ! Bien évidemment mon client savait ce que faisait la Doyenne à ses prostitués. C'est pour ça qu'au final il n'a pas été si contrarié quand je lui ai expliqué comment elle a trouvé la mort.

Oh mon dieu ! Bien sûr que je culpabilise pour la mort de la Doyenne, mais en société peu de monde l'appréciait à cause de son caractère acariâtre et de sa méchanceté. Elle était encore plus horrible que ce que j'imaginai. Et tous ces prostitués qu'elle a tués... Il faut que je trouve quelque chose, peu importe ce qu'a prévu mon client s'il ne fait rien pour leur rendre justice, alors je le ferai anonymement moi-même. Après tout peu importe ce que ses employés ont fait pour effacer ses traces, je vais forcément trouver quelque chose.

« Je dois y aller, il faut que je fasse quelque chose.

— Attend, où tu vas ?

— ...

— Trop tard, mais où est ce qu'il a bien pu aller ? »

Je ne sais pas où il est parti, et je ne peux rien faire pour le retrouver. En attendant qu'il revienne, je vais m'atteler à chercher des preuves sur ce qu'a fait la Doyenne. Trouver des preuves des meurtres est plus compliqué que je ne l'escomptais, les seules traces électroniques tangibles de ceux-ci sont les paiements effectués du compte de la Doyenne vers celui de l'agence. Il faudrait que j'aïlle sur le terrain pour trouver des preuves matérielles. Le bruit que fait la porte en s'ouvrant est ce qui me sort de mes recherches.

« Oh mon dieu ! Qu'est ce qui s'est passé ? Pourquoi es-tu plein de sang ?

— Tu ne peux pas comprendre ! C'est de leur faute !

— De quoi ? La faute à qui ?

— A eux. Ils m'ont forcé à me prostituer ! Sans eux, je ne serai jamais allé chez la Doyenne. Sans eux, je n'aurai jamais commencé à me prostituer. Jamais je ne me serai vendu et jamais je n'aurai été sale !

— Qu'as-tu fait exactement ?

— Ce que je devais faire. Je devais leur faire payer. Je pense que maintenant le directeur a compris et que plus jamais il n'obligera aucun étudiant à se prostituer. Je ne me reposerai pas tant que ma mission n'est pas achevée. Je dois tous leur faire payer.

— Okay, okay. Va prendre une douche tu as besoin de te changer et d'enlever tout ce sang de sur toi. Je vais aller faire quelques courses. »

Je ne lui laisse pas le temps de répliquer, je lui tourne le dos attrape ma veste et sort de l'appartement. Je dois l'arrêter, il ne peut pas tuer des gens impunément. Il y a pris goût, son regard lorsqu'il

parlait, brillant de rage et excité. Je ne peux pas le laisser faire.

Alors que je m'apprête à pousser la porte, je m'arrête quelques secondes pour respirer et prendre du courage. Je ne peux pas cautionner ce qu'il a fait. Il doit payer ! Il va me rendre folle ! Il ne peut pas se venger impunément et faire régner la terreur en ville comme il le fait. Il va tout détruire. Gâcher tout ce pourquoi je me suis battue pendant des années. Lorsque je pénètre dans l'appartement à nouveau, il s'est lavé et est assis sur le canapé. Je lève l'arme,

« Je suis désolée pour tout ça, j'aurais dû t'arrêter avant, je n'aurais pas dû te laisser tuer la Doyenne, ni te laisser l'occasion de tuer ton ancien patron. Je suis sincèrement désolée. J'aurais dû... je ne sais pas... faire quelque chose. C'est pour ça que je dois t'arrêter, tu comprends ! tu ne peux pas tuer pour te venger du mal que l'on t'a fait. Ce n'est pas possible.

— Tu ne comprends pas toi, tu n'as pas eu à faire ce qu'ils m'ont obligé à faire pour survivre. Tu ne sais pas ce que c'est que de devoir se vendre au plus offrant. Je devais le faire. Je devais empêcher le patron de recommencer, de piéger un autre jeune innocent.

— Non, non, tu n'avais pas à le faire. Tu n'étais pas obligé de le faire ! Tu pouvais laisser et essayer d'oublier. Tu pouvais faire appel à des professionnels pour l'obliger à le faire cesser son business. Tu n'étais obligé de le tuer.

— Ce n'est pas le seul que j'ai tué.

— Pas le seul que tu as tué ? Combien ?

— Je pense que le patron m'a octroyé à la Doyenne, car il a compris que c'était moi qui faisais en sorte que ces si précieux prostitués disparaissent les uns après les autres. Personne ne les a trouvés pour l'instant, mais je suis certain qu'il savait. Mais il n'a pas compris, aucun d'entre eux n'a compris. Ils étaient tous salis, il fallait les purifier, tu comprends ? Il fallait qu'ils redeviennent purs et s'ils continuaient à se prostituer ils ne pouvaient pas redevenir purs. Il fallait que je le fasse,

tu comprends ! Il fallait que je les purifie. »

Il se lève précipitamment du canapé en faisant tomber la lampe les laissant tous les deux dans le noir. Ne résonnent alors dans la pièce que les deux respirations encore haletantes de la dispute avant qu'un coup de feu ne retentisse.

par

Mia

La cave de la résidence secondaire

« Depuis que je suis tout petit, on me considère comme quelqu'un de très pointilleux, perfectionniste. Moi, je me vois surtout comme un artiste. Un génie incompris de tous. Je ne suis pas surpris que personne ne le remarque. Tous ne pensent qu'à leur petite personne. Ils ne prennent pas le temps d'apprendre à connaître l'autre ou leur environnement. Pathétique. En soit, l'être humain est abject. Je me suis toujours posée la question de savoir si j'étais l'un de ces êtres. De toute évidence, je ne suis pas comme tous ces autres.

J'ai toujours pensé que l'homme était un virus. Nous détruisons la nature et nous nous détruisons également en ne pensant qu'à nous : « ce n'est pas grave, ce n'est pas moi qui vais changer le monde ». Combien de fois l'avez-vous pensé ou vous l'êtes-vous dit alors que chaque geste compte ?

Vous restez dans votre zone de confort, votre nid. Vous ne trouvez pas cela ridicule ? Regardez-vous, au moins une fois dans votre vie vous avez blessé ou dégoûté quelqu'un : un proche, un ami, un inconnu ou même un membre de votre famille ; alors, imaginez la nation tout entière, le nombre de déceptions. De chaque acte dépend ses conséquences. La guerre, la pauvreté, la mort... et le pire, c'est que tout le monde se plaint.

Quelle bande d'ignares nous formons ! Personne ne mérite de vivre. Personne ne mérite quoi que ce soit !

C'est pour cette raison que je n'ai jamais trouvé cela utile de sociabiliser. A quoi bon d'ailleurs ? Un ami ? A quoi ça sert ? Combien d'amis avez-vous depuis le début de votre misérable vie et combien sont encore présents aujourd'hui quand vous avez besoin d'eux ? Personne, ne soyez pas idiot. Vous savez aussi bien que moi que lorsque vous êtes occupés ou lorsque vous êtes affalés quelque part ; si quelqu'un vous appelle pour l'aider, vous répondez toujours à contre cœur ou vous acceptez pensant qu'il vous devra quelque chose car l'Homme ne pense

qu'à cela : à l'argent et aux services. Le matériel.

Regardez la société actuelle, regardez comme nous catégorisons les genres, les nations, les ethnies, les corpulences... Vous trouvez cela normal ? Bien sûr que non. Nous sommes les seules être vivants à agir de cette manière. Le règne animal est deux fois plus évolué que nous, si ce n'est même peut-être trois fois plus. Sont-ils gênés par une couleur ? Par une différence de poids, de taille, ou quoi que ce soit d'autre ? Vous rendez-vous compte ? Nous avons beaucoup plus à apprendre de leur part qu'eux auraient à apprendre de nous. Je vous l'ai dit, l'Homme est pathétique.

Je m'éloigne du sujet. Pour en revenir à la vie sociale, je ne trouve pas cela utile. De toute façon, personne n'est vrai. Chacun d'entre nous s'invente un genre, on veut absolument plaire aux autres même si pour cela nous devons nous dégoûter nous-même. Vous n'avez qu'à regarder dans la rue le comportement de chacun ou bien observer celui de vos amis devant des personnes différentes. Vous verrez qu'aucun n'agira de la même manière en fonction des individus en face d'eux. Vous allez me dire : « oui mais cela varie en fonction de l'humeur et de la relation avec la personne en face de soi. », alors je vous répondrai que vous êtes faible. Votre humeur varie en fonction des gens ? Laissez-moi rire et ne sortez plus de chez vous.

La vie n'épargne personne. La Terre n'a pas de place pour les faibles ou les incompetents. Malheureusement, nous avons choisi d'aider les parasites en soignant les malades, en accompagnant les handicapés, en éduquant les incapables. Et regardez où cela mène l'humanité ! Ah la déchéance. Nous n'avons pas fait de pas en avant depuis des décennies, nous n'avons plus accompli de prouesses depuis des siècles. Nous sommes devenus fainéants et dépendant à la facilité.

Reproduire les pyramides, les peintures des grands peintres célèbres, des sculptures à la grecque ? Jamais nous n'avons pu atteindre leur niveau, alors le dépasser un jour prochain ? Encore moins.

Nous sommes arrivés à un point de non-retour, à un point où nous devons faire le pas en avant et ceux qui ne veulent pas faire avancer l'humanité ne méritent pas de vivre dans un futur plus radieux. Ces personnes sont obsolètes, désuètes. A quoi bon se forcer à les garder auprès de nous ? Pourquoi entretenir le mal ? Un jour, nous devons nous rendre compte que nos ancêtres avaient raison ; que l'élimination, la mutilation et la terreur était le fouet de la société, cela permettait à ceux qui ne souhaitaient pas être dans le droit chemin de revenir à la raison. Mais non, vous, vous préférez dormir dans vos tours d'ivoire : confortés par vos salaires et vous dire que ce n'est pas votre rôle.

J'ai toujours pensé que le monde et la société ne changeraient jamais de mon vivant. Nous

sommes entourés d'une politique composée d'hypocrites seulement capables de vomir des débilités pour rester à un seuil de popularité potable en insinuant pouvoir éradiquer la pauvreté, baisser les impôts ou pouvoir créer plus d'emplois.

Le pire est que tous réagissent comme des moutons et les adulent comme leur Messi, pour ensuite manifester et pleurer comme des enfants ayant été déçus de ne pas avoir eu ce qu'ils voulaient dans un centre commercial.

Malgré tout, vous en redemandez chaque fois avec autant de naïveté que la précédente, voire peut-être plus. Quelle ironie. Mais personne n'a le courage de faire bouger les choses. Chaque fois que quelqu'un se soulève ou qu'une guerre éclate dans un autre pays pour que le peuple puisse reprendre le pouvoir face à un tyran, le monde entier fait en sorte de maintenir le conflit en refusant de voir le malheur et les dégâts que cela cause.

Mes années de médecine m'ont prouvé que les choses pouvaient changer. Nous sommes capables - si nous le voulons - d'améliorer notre vie, notre existence ; mais personne ne semble avoir pris ces études au sérieux. Moi seul peut changer les choses et j'y arriverai !

L'homme se délecte de la souffrance des autres. Nous zappons tous les soirs les chaînes d'informations pour voir les horreurs que le monde subit à cause de la débilité humaine ; et lorsqu'il ne se passe rien, nous pensons tout simplement que c'est bizarre, voire même dommage. Je n'ai jamais pu supporter toutes ses bêtises. Les médias, des gens que nous payons pour se satisfaire du malheur des autres. Un meurtre, un accident, une catastrophe naturelle, un attentat... Ses vautours se jettent dessus comme sur une carcasse encore fraîche : sans prêter d'importance aux familles, au respect ou aux lois.

D'ailleurs, en parlant des lois, à quoi servent-elles ? A protéger l'élite de l'humanité. Regardez les choses en face. Toutes les lois sont faites pour tenir en étau le petit peuple, pour permettre aux plus grands de se goinfrer encore plus de ce qu'offre le monde. Qui paye les taxes, qui subit les restrictions, qui souffre des interdictions ? Les riches, ou les pauvres ? De plus, qu'est ce qui classe une personne au rang de riche ? En vérité ce n'est pas son argent, c'est ce qu'en fait la société : un pantin articulé, une personne gavée par les médias, les sponsors et par le peuple. Des personnes ayant peu de moyens pour vivre sont capables de payer des articles, des billets de concert, des places dans un stade, un abonnement à une chaîne de télévision uniquement pour voir une personne riche continuer à se développer ; et pour gratifier cela, tout le monde pense avoir participé à

leur réussite alors que personne n'y a contribué. Tous restent dans leur habitation miteuse à fantasmer sur la vie palpitante des autres. Combien de fois avez-vous entendu que nous étions champions du monde de football ou d'autres sports ? « Nous », mais qui est ce nous ? Avez-vous participé au match, au combat, au sport ? Bande d'hypocrites que vous êtes, brailler dans un stade ne fait pas de vous un athlète ou un champion. Vous n'êtes rien de plus qu'un numéro sur un billet que vous avez vous-même décidé de dépenser. Pour enrichir votre « idole » qui lui idolâtre son argent.

C'est désolant de voir tant de mondanité. Dire qu'au début de l'humanité nous avons espéré taire ce genre de futilité. Ne faisons pas en sorte d'ignorer le sujet, vous savez tout aussi bien que moi que toutes les religions font en sorte d'éviter, d'interdire certaines choses qui peuvent sembler, et qui sont d'ailleurs un frein pour la société.

La légalisation de l'homosexualité ? Une perte de temps. La polygamie ? Aucun intérêt. Le sexe ? Pour continuer à procréer des incapables ? La religion est l'une des choses que l'Homme a créée de toutes pièces, mais intelligemment.

Depuis des centaines d'années, chacun suit avec précision ce qu'on écrit des génies. Voilà sûrement la chose la plus intelligente que notre génération a décidée de suivre. C'est d'ailleurs cela que j'ai voulu rétablir. Nous sommes devenus corruption et désolation pour la Terre. La seule solution est de repartir de zéro. Recommencer tout ce que l'humanité a préférée détruire que construire.

Chaque religion a fondé un livre sacré : la Bible, la Thora, le Coran, le Sutra-pitaka et plus encore... Chacun parle d'un monde meilleur. Majoritairement après la mort. En accomplissant une vie heureuse et pleine d'actions positives.

Seulement, qui aujourd'hui mérite ces endroits que promettent les livres ? Personne, ou du moins très peu de gens. Des sortes d'Elus.

Ces Elus j'ai souhaité les chercher, les rassembler pour fonder un monde meilleur. J'ai longtemps cherché des personnes qui sont à la fois profondément bonnes, inconnues du peuple -donc innocentes de toute corruption- mais aussi inconscientes de leurs puretés.

J'ai longtemps cherché et j'en ai trouvé, huit, parfaites pour fonder un monde meilleur. Chacun d'eux ne devait rien savoir de mes projets, au risque de se sentir privilégié et donc corrompre leur esprit. Après trois ans de recherches, d'études, de doutes, de soulagements et d'efforts, j'ai enfin pu mettre mon projet à exécution. Je devais faire vite.

Dans un premier temps, j'ai rassemblé mes élus. Pour cela, j'ai utilisé une matière simple mais efficace : le chloroforme, rien de mieux pour transporter le corps inconscient d'une personne. J'ai bien-sûr choisi d'aller les chercher lorsque personne ne pourrait s'opposer à mes plans. L'un en rentrant du travail, un autre en sortant les poubelles, ou encore un en sortant son chien... pendant leurs activités quotidiennes. Pas besoin d'avoir des parasites dans les pattes. J'ai d'ailleurs fait en sorte que personne ne cherche qui que ce soit. En effet, après avoir placé chacun de mes élus dans la voiture, j'ai pris soin de verrouiller leur maison, de nettoyer ce qui aurait pu prêter à confusion et de couper les lignes téléphoniques ainsi que tout appareils de communication.

Bien-sûr, je ne suis pas idiot. J'ai sélectionné des individus couper de tout, comme moi, qui avaient choisi de ne côtoyer personne, abandonnés par leur propre famille. Personne ne pourrait les empêcher d'accomplir leur destiné, de prendre part au monde meilleur.

Ensuite, j'ai transporté chacun d'eux, ici : à la cave de ma résidence secondaire où le calme et la sérénité de la forêt environnante ne ferait qu'accroître l'ambiance et la situation dans laquelle nous serons tous bientôt être accueillis. Puis, je les ai menottés pieds et poings liés à des chaises que j'ai confectionnées ; des chaises en fer avec des accoudoirs pour plus de confort. Je leur ai bandé les yeux et les ai bâillonnés.

Cela me gênait de les attacher mais je ne pouvais pas me permettre de les perdre, ou prendre le risque qu'ils se parlent et qu'ils s'imaginent devoir partir se pensant en danger. Comme je ne pouvais partir chercher qu'un seul élu à la fois, j'étais paniqué à l'idée de les laisser sans surveillance ; mais les réunir ne m'a pris que trois jours, sans aucun problème. J'ai pris soin de les laisser sous sédatifs chaque fois que je partais.

Ils sont si beau, si paisible, si parfait lorsqu'ils dorment.

J'ai passé le quatrième jour auprès d'eux. Quatre étaient réveillés et me regardaient. Certains avec détermination, peut-être même avec de la haine, la haine de les laisser dans l'ignorance de notre destination. D'autres, avec des larmes, sûrement de gratitude. Avant de commencer la purification, j'ai pris soin de les répartir entre mâles et femelles, quatre de chaque exactement. Je ne leur ai pas demandé leurs prénoms, je ne les connais pas et cela m'est égal ; car là où nous allons, cela sera inutile. J'ai donc commencé les préparatifs.

Durant mes années de recherches, j'ai appris beaucoup de choses. Par exemple, les égyptiens savaient comment garder un corps intact ; les bouddhistes eux, savaient pour la réincarnation

après la mort, comment l'atteindre et la mériter.

Après avoir rassemblé mes notes, je suis passé à l'acte. Pour cela, j'ai suivi les préceptes de nos ancêtres égyptiens. J'ai d'abord déshabillé, puis lavé chacun de mes élus avec de l'eau pure. Je les ai rasés et entièrement épilés ensuite. Une fois propres, j'ai commencé à repérer chacun de leurs organes et à marquer leur position sur leur peau. Ensuite, j'ai préparé scalpel, ciseaux, aiguille et fil à coudre pour commencer l'ablation de leur sexe : chose inutile et futile une fois dans notre monde.

Le premier a été le pire. Il hurlait, bavait, vomissait. J'ai dû lui retirer son bâillon au risque qu'il se noie dans son vomi. Heureusement, celui-ci s'est ensuite évanoui. Je n'ai donc eu aucune peine pour finir le travail et recoudre les plaies. J'ai bien-sûr fait en sorte qu'il perde le moins de sang possible, ce n'était pas le moment pour eux de mourir. Puis je suis passé aux suivants. Pour les femelles, j'ai excisé à chacune le clitoris puis cousue entre elles les lèvres de leur sexe. Ne laissant qu'un petit trou pour uriner.

Le cinquième jour, aucun d'eux n'avaient décidés de partir trop hâtivement avant les autres, heureusement d'ailleurs car le processus de perfectionnement n'était pas fini. Au matin, j'ai pris soin de retirer quelques organes inutiles pour notre nouveau monde. Etant donné que la faim et la soif n'existeraient plus, je leur ai retiré l'estomac, les reins et les intestins en prenant soin de ne causer aucun dégât pouvant être mortel ; puis, je les ai remplacés par des tampons de linges imprégnés de résine : technique d'embaumement préconisée par nos amis les égyptiens - pour enfin recoudre les incisions.

Mes élus étaient dans un état de transe, ils arrivaient à terme. Une fois mon travail terminé sur chacun d'entre eux, j'ai pris soin de jeter les organes à la poubelle. Les égyptiens, eux, les gardaient pour pouvoir profiter de la nourriture et du goût. Nous, nous nous en passons. Le monde que nous convoitons promet un monde de paix, sans différence de genre, de sexe ; sans conflits ni guerre. Pour ces raisons, en fin du cinquième jour, était venu le moment de dépecer chacun de mes élus. Comme pour la chasse, une longue incision le long de la colonne vertébrale suffirait pour ensuite tirer la chair. Tous inconscient depuis la veille, je n'ai eu aucun mal à finir dans la nuit. Je suis parti me reposer après avoir regardé une dernière fois chacun d'eux et leur peau teintée du même rouge qui ne voulait dire qu'une chose à mes yeux : égalité.

Le sixième jour, quatre de mes élus (trois garçons et une fille) avaient décidés de partir. Cela n'était pas un problème, les autres partiraient les rejoindre le même jour. J'avais souhaité que cha-

cun quitte ce monde vivant en contemplant une dernière fois ce qu'il allait laisser pour un monde meilleur. C'est pourquoi sur les quatre derniers j'ai retiré leurs bandages et je les ai laissés visionner les informations sur une télévision que j'avais descendu le matin même dans la cave pendant plusieurs heures. Puis, le soir venu, je les ai rejoints. J'ai obstrué chaque orifice de leurs corps avec de la résine. J'ai fait mes au revoir aux quatre derniers avant d'obstruer leurs narines et leurs bouches. Les regardant droit dans les yeux, souriant et confiant, je savais que je les reverrais bientôt. Puis, j'ai pris soin de badigeonner le corps de chacun d'une résine répulsive d'insectes nécrophages.

Je ne suis pas un monstre, je sais que même après avoir quitté ce monde nos enveloppes corporelles devront rester intactes. C'est pourquoi j'ai passé la nuit à enduire chaque corps d'une nouvelle résine.

Le septième jour est le dernier. Je passe une dernière couche de résine sur chacun d'eux, puis je recouvre leur corps d'un linceul blanc en prenant soin de faire deux trous au niveau des yeux pour que chaque personne venant nous visiter puisse avoir la chance d'être vu par des êtres purs. Ensuite, je vais m'asseoir face à mes Elus. Je les contemple, longuement, fier. Je sais que le moment est venu de les rejoindre. Oui, Le moment est venu. Mon œuvre est arrivée à son terme, ce monde n'a plus rien à offrir à qui que ce soit exceptées désolation et désillusion. Je confie ces notes à quiconque trouvera d'autres élus. »

Docteur Loubray.

L'un des Policiers de la brigade de recherche et d'interventions, Charly, était le seul de son unité à s'être autant rapproché du cadavre du Docteur Loubray.

La brigade de recherche et d'intervention en charge de retrouver huit personnes disparues en France entre le dix avril et le dix-huit avril deux mille dix-huit avaient retrouvé les victimes, toutes décédés dans la cave de la résidence secondaire de monsieur Alfred Loubray. Au moins quatre d'entre elles avaient été torturées, séquestrées, et assassinées. Les autres avaient succombées à leurs blessures. Quant à Monsieur Loubray il avait été retrouvé mort, face à ses victimes. Celui-ci avait pris soin de se faire subir le même sort.

Charly avait ordonné à ses hommes de faire le tour de la cave. Une fois les premières investi-

gations terminées, il passa un message à la radio pour appeler sa station directrice et faire l'état des lieux. Puis, une fois que l'équipe de l'identité judiciaire et scientifique étaient arrivées, il partit. Il avait remarqué le petit journal qui reposait là, sous la chaise. Après avoir terminé la lecture de celui-ci, il le glissa discrètement dans sa poche. Ce carnet lui avait ouvert les yeux. Il avait un nouveau but : chercher lui aussi ces nouveaux Elus capables de changer le monde. Ils ne devaient ne pas être loin, le travail avait déjà été commencé par monsieur Loubray. Charly s'en inspirerait et continuerait la quête. Le monde avait besoin de Lui et il réussirait ce que son maître avait commencé.

par

M.DM

Dans le salon, elle se laissa emporter par l'émotion qui lui tenait à la gorge.

Elle se versa un verre de rhum arrangé qu'elle avait concocté elle-même, puis un autre, puis un autre et encore un autre. Elle regardait la rosée sur les feuilles des beaux arbres ornementaux qui embellissaient le grand jardin en ce doux matin de février.

Le jour était à peine levé sur le village côtier de Ferney, que le chant des casseroles et des cuillères animait déjà la grande cuisine des Downey. Agnès, qui entamait son énième verre de rhum arrangé, croulait sous les tâches quotidiennes. Il était cinq heures du matin lorsqu'elle sortit les chiens. Elle devait ensuite accomplir ses tâches du matin qui consistaient à : faire le ménage, préparer le petit déjeuner, réveiller ces coloniaux sales et impolis, récupérer le journal quotidien de Mr Downey et, pour boucler cette routine qui tenait un rythme infernal, elle devait arroser les bois chandelle, le latanier bleu, puis ensuite sécuriser les jeunes pousses qui se trouvaient tout au fond du jardin de Mme Downey, à l'autre bout de la maison, là où commençait la forêt.

Agnès ne pouvait plus tenir cette cadence trop rude, militaire et coloniale. De temps à autre, les « british » comme elle les avait surnommés, lui permettaient d'aller aux toilettes afin de se rafraîchir, mais c'était exceptionnel. C'était son unique moment de répit avant que la tempête coloniale ne s'abatte sur elle.

De plus, Agnès se perdait dans les plus grands corridors de cette immense maison coloniale pour faire sa prière en cachette. Les mains en adoration, elle priait ses dieux. Ce matin-là, c'était différent, elle était en paix avec elle-même, c'était particulier, car elle entendait sa mère

qui l'appelait :

« Agnishikha Devi, khaana banaane mein meree madad karo¹ ». Perdue dans ses pensées, elle n'avait pas entendu la petite cloche qui insistait depuis la salle à manger.

Soudain, son nom résonna dans toute la maison. Agnès courut à vive allure jusqu'à la salle à manger où se tenait, assise, Mme Downey dans le plus grand fauteuil de la maison, sirotant son thé avec l'auriculaire pointant vers le ciel comme le font la plupart des britanniques.

« Ramassez-moi cette tasse, espèce de sottie créature, dit Mme Downey, avec son air hautain, cherchant à troubler la servante constamment, comme le font, ces colonisateurs britanniques avec les travailleurs engagés venus d'Inde.

— Sorry madam, pas de tasse par terre, rétorqua Agnès, avec son fort accent du sud de la région indienne du Barisâl.

— Ose me traiter de menteuse, une fois encore, et je jure devant dieu que je te ferai pendre avant de renvoyer ton corps dans ce village pourri d'intouchables. »

Elle se leva et fracassa sa tasse de thé contre le mur qui faisait face à la grande cheminée blanche en marbre du salon.

Agnès baissa la tête, essuya son front, se mit sur un genou, se courba péniblement et ramassa avec délicatesse les petits morceaux de porcelaine qui jonchaient le sol de la salle à manger.

Elle poussa la porte de la cuisine, et éclata en sanglots. Cette cuisine, c'était son lieu de refuge, c'était le berceau de ses larmes, c'était là, où elle passait la plupart de son temps. Elle chérissait chaque ustensile de cuisine, de l'éponge qu'elle utilisait pour faire la vaisselle, à la grande marmite, dans laquelle, elle préparait ses meilleurs plats.

La servante se jeta sur la bouteille de rhum et l'ingurgita d'un seul coup. Ce fut l'humiliation de trop pour elle. Le rhum ne tarda pas à faire ses effets sur l'indienne, sa tête tournait, le sol aussi

1 NdT : « viens m'aider à faire la cuisine ».

tournait, maintenant c'était la cuisine, la cuisine se mit à danser, le placard, le tiroir, les couverts, la gazinière, les assiettes, la casserole, la poêle, la marmite, la poubelle, le rouleau à pâtisserie et les autres ustensiles de cuisine étaient tous conviés à cette danse qui entraînait Agnès dans d'étranges hallucinations et de gestes incontrôlés qui complétaient cette crise mystique. Elle s'arrêta et reprit son souffle.

Assise près de la fenêtre qui était à côté de la petite cheminée de la cuisine et des couteaux suspendus, elle voyait partir avec volupté sa méchante maîtresse sur son cheval au club équestre. Elle mettait de l'eau dans la grande marmite pour la préparation du déjeuner et pensait constamment à sa condition de servante ou plutôt d'esclave.

M. Downey entra dans cette cuisine, et entraîna Agnès de force par sa longue et lisse queue de cheval qu'elle avait soigneusement brossée le matin, puis la jeta devant la gazinière.

L'odeur du whisky, parfumait la salle. Il était ivre. Il n'arrivait même pas à enchaîner une phrase sans balbutier.

« Sale hindo...hindoue, sale indienne, sale parguennne, comment oses-tu traiter ma merveilleuse femme de menteur...de menteuse. »

Il glissa ses doigts sales et gras dans ses cheveux. Il le faisait avec répétition, puis il alluma sa vieille pipe.

« Ecoute moi bien, c'est la dernière fois que je te vois manquer de respect à ta maîtresse dans cette maison...idiote d'indienne. »

Ces deux derniers mots résonnaient comme le son des bambous les jours de fête sur les bords du Gange, dans la tête d'Agnès.

Agnès était comme envahie d'une force mystique et destructrice. Elle se mit debout, se tourna vers la gazinière, prit la marmite chaude avec ses petites mains rugueuses qui avaient tant aidé ces coloniaux ingrats depuis de nombreuses années, et frappa d'un coup sec la tête de son maître.

L'eau chaude se versa sur le visage de M. Downey et l'aveugla, il était au sol et presque assommé. Agnès n'avait aucune émotion et regarda son maître qui tentait de se relever en gémissant tel l'affreux animal qu'elle voyait en lui.

« Aidez-moi, s'il vous plaît » supplia M. Downey.

En refermant la porte en bois massif de la cuisine avec douceur, Agnès songea à son enfance en Inde, dans son village natale, à sa liberté physique et spirituelle qu'elle chérissait à cet instant magique de sa vie.

Le feu sur la gazinière crépitait et Agnès revint à ses esprits. Elle prit la théière, mit un peu d'eau dedans et la passa sur le feu.

« Le « tea » sera prêt monsieur, dit la servante en regardant son maître près de sa chaise.

Elle s'était à nouveau perdue dans ses pensées, elle songea désormais à son statut de servante, ou plutôt d'esclave, elle était à bout.

Agnès était fatiguée, irritée et émotionnellement atteinte.

« S'il vous plaît. » dit M. Downey, qui se déplaçait cahin caha jusqu'à la grande table en bois d'ébène, qui se trouvait au centre de la pièce, essayant de se maintenir tant bien que mal à quelque chose afin de ne pas tomber.

Elle fixait longuement l'homme qui avait fait d'elle la servante ou plutôt l'esclave qu'elle était.

« Agnès, s'il vous plaît, épargnez ma misérable vie, please forgive me. Languissait M. Downey, les yeux gonflés et le visage ensanglanté.

— Je suis Agnishikha, personne enlever moi ça. » crie-t-elle.

Prit d'une colère noire, elle se tourna et alla chercher dans les tiroirs du bas, les broches qui avaient servi à faire cuire les viandes de la veille et se dirigea vers M. Downey, et elle transperça le cou de son maître.

Le geste était d'une violence inouïe, que la broche lui brisa la nuque. Il eut beau être sans dé-

fense, Agnès ne s'arrêta pas là. Elle pensait.

La colère indienne frappa une fois encore avec le couteau à désosser, à la poitrine, à la gorge. Le corps de M. Downey était mutilé, couvert de sang et de plaies.

Agnès était comme transformée, consumée par une rage intérieure, elle bavait et faisait des bruits tel un animal assoiffé de sang. Elle songeait.

Dans un élan de folie, elle prit l'économiste et déchiqueta sa jambe droite, puis celle de gauche. Elle se déchaîna contre ce corps sans vie et presque vidé de tout son sang, tant la quantité qui en jaillissait était importante.

Ce fleuve sanguin gagnait peu à peu les autres espaces de la cuisine. Agnès regarda la marmite, prit le récipient et caressa avec force et violence le crâne de sa victime.

On entendait le craquement de l'os pariétal et on voyait le détachement de la cavité orbitaire du reste du visage. Le sang ruisselait, suivant un parcours bien tracé par la broche qu'elle avait plantée dans le cou de M. Downey.

Agnès regardait son chef d'œuvre avec fierté. Son regard rempli de nostalgie suivait le mouvement du sang et lui faisait penser au fleuve de son enfance : le Gange, qui dévale les terres saintes du nord de l'Inde.

Quelle était l'arme du crime, pensa-t-elle, quelle arme avait donné le coup fatal ? Était-ce la broche à viande qu'elle ramassait par demi-douzaine, après chaque lavage et brossage, le couteau à désosser, qui d'une longueur de 40 centimètres, dont 25 pour la lame l'aidait à couper et découper les parties les plus tenaces de la viande, ou était-ce cette belle marmite qui avait traversé le temps et qui était comme neuve après chaque utilisation. Cette question l'agaçait. Elle prit une chaise et monta dessus, elle fouilla dans les boîtes poussiéreuses qui étaient sur le placard et sortit un pendentif. À l'intérieur, il y avait une photo de sa mère et son prénom inscrit. Elle ferma les yeux et sourit.

Dans cette cuisine, pièce sacrée pour elle, maudite pour d'autres, la folie meurtrière s'invita à la table en bois d'ébène des Downey.

Elle se versa un verre d'eau, puis se tourna vers son maître qui fixait le plafond.

« Voulez-vous un tea, Sir ? demanda-t-elle avec sa douce voix.

— Ah ! moi aussi Monsieur. Je vais faire le tea pour nous » reprit-elle.

La servante se leva, prit le corps de M. Downey et le mit sur une chaise. La grande carcasse du colon était lourde à porter, mais elle avait réussi. Elle sourit et pensa aux chiens. Elle décida de les épargner.

Agnès était désormais libre de ses démons, intérieurs comme extérieurs. Elle prit Eve et Adam, les deux bergers allemands des Downey et les emmena à l'extérieur de la maison, tout au fond du jardin, là où commençait la forêt. Elle les prit dans ses bras et murmura :

« Chiens en sécurité maintenant, animaux blancs plus me faire mal. »

Elle rentra une dernière fois dans sa cuisine et alla accomplir une dernière tâche. Elle ferma toutes les portes et les fenêtres de la pièce. L'eau, dans la théière, commençait à entrer en ébullition, lorsqu'elle éteignit la flamme et laissa s'échapper le gaz.

Elle regardait longuement l'émanation du gaz, elle prit une allumette et répéta « Agnishikha » plusieurs fois, son prénom signifiait les flammes du feu divin en hindi, et elle l'avait transformé en flamme de la liberté.

par

CONSTANT Nils